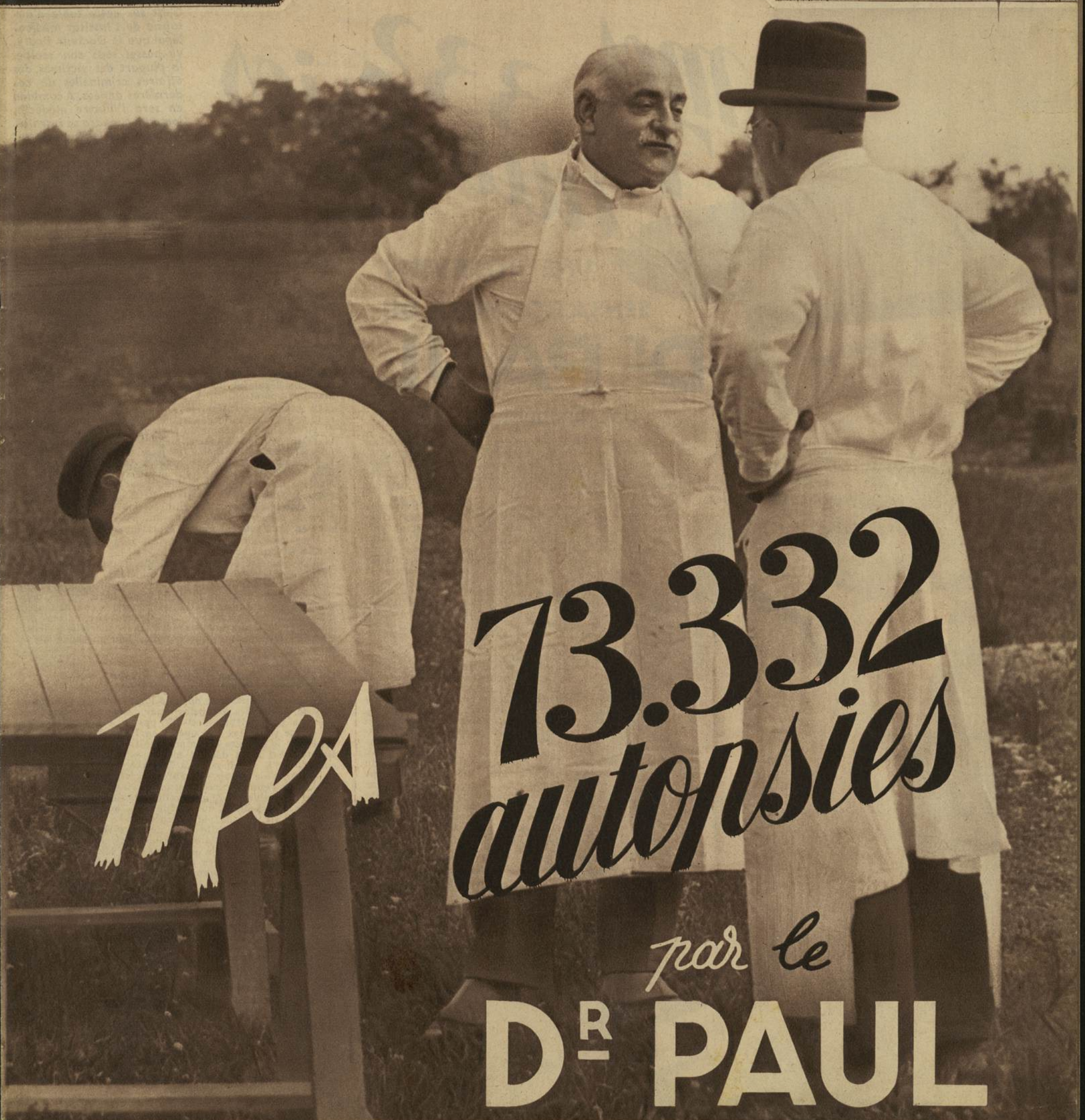


N° 515 - Jeudi 8 Septembre 1938 - 1 fr. 75

# DETECTIVE



*Mes*

**73.332**  
*autopsies*

*par le*

**D<sup>R</sup> PAUL**



**U**n médecin-légiste saurait-il parler d'autre chose que de ses autopsies au reporter qui entre dans son cabinet, son bloc-notes à la main ? Nul n'est moins rebelle à l'interview, en tout cas, nul n'est plus enjoué, nul ne fait preuve de plus d'optimisme souriant que le docteur Charles Paul recevant un journaliste. Le plus célèbre et le plus populaire de nos médecins légistes n'a conservé de l'horreur des choses vues sous son scalpel qu'une inaltérable philosophie.

— Je vois ce que vous voulez, enchaîna-t-il sans me laisser le temps de m'excuser, vous allez encore me demander d'évoquer pour vos lecteurs quelques souvenirs de ma carrière longue de trente-neuf ans. Je préfère vous citer un chiffre : *j'en suis, aujourd'hui, autour de ma soixante-treize millièmes autopsie, soixante-treize mille trois cent trente-deuxième pour être précis.*

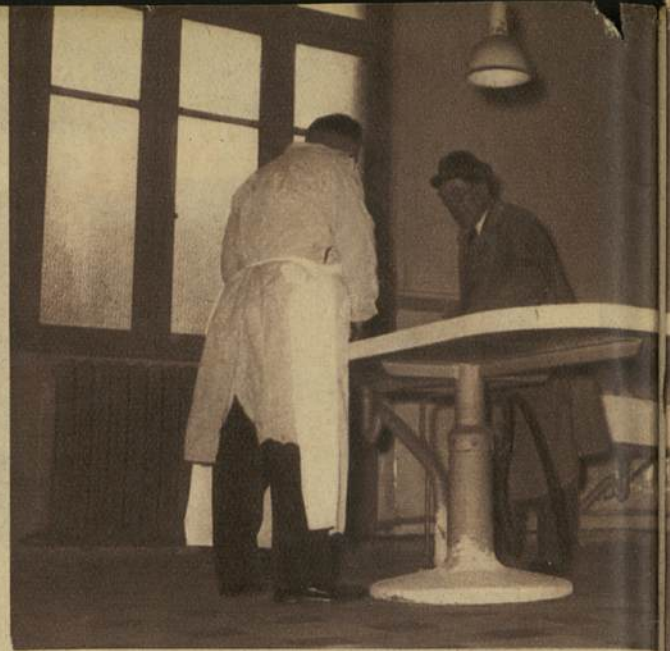
A vrai dire, cette effarante précision ne me surprenait pas. A la Commission d'enquête de l'affaire Stavisky, le 21 décembre 1934, le docteur Paul avait déclaré avoir pratiqué jusque-là 55.000 autopsies. Soit 18.330 de plus

depuis cette date, 4.500 par année, moyenne qui s'était maintenue égale depuis la guerre !

Né en 1879, à Boulogne-sur-Mer, d'une famille de magistrats, du côté paternel, et d'une famille de médecins, du côté maternel — ce qui le disposa tout naturellement à devenir à la fois juge et docteur en étudiant cette science alors confuse qu'était la médecine légale — Charles Paul suivit à Lille les leçons d'un grand praticien, le docteur Castiaux. Mais pour avoir scientifiquement établi, en 1899, que le frère Flamidien avait violé et étranglé un des élèves du pensionnat de la Treille, le docteur Castiaux fut déshonoré par une cabale de dévôts.

Écœuré du peu de cas que la justice provinciale accordait alors aux savants travaux des médecins légistes, le jeune docteur vint à Paris pour suivre les cours de deux autres maîtres en médecine criminelle : les professeurs Brouardel et Thoinot. Mais, là encore, il arrivait au moment où ces deux experts étaient en butte aux controverses passionnées créées dans le public par les crimes de la femme Weber, l'ogresse de la Goutte-d'Or.

C'est alors qu'il résolut de mettre enfin au point tous les travaux de ses devanciers et de montrer à l'opinion qu'un médecin légiste qui se consacrait uniquement à ces sortes d'expertises apporterait une telle certitude dans



**C'est sur cette table d'autopsie de l'Institut médico-légal que le Docteur Paul a vu passer sous son scalpel la plupart des victimes de ces affaires criminelles de ces dernières années. A combien en sera l'illustre médecin, lorsqu'il prendra sa retraite. A plus de 100.000 sans doute!**

# mes 73.332 autopsies

UNE INTERVIEW

SENSATIONNELLE DU

## D<sup>r</sup> PAUL

par Emmanuel CAR

ses conclusions qu'il réussirait bien souvent à déterminer — là ou d'autres médecins légistes avaient échoué — les circonstances exactes de bien des morts restées mystérieuses après une première autopsie. Le jeune praticien devait réussir dans cette voie audacieuse au delà de toute espérance.

En 1905, il était nommé médecin légiste de l'Université de Paris ; en 1906, médecin-expert devant les tribunaux ; en 1908, il n'était pas, dans le ressort du parquet de la Seine, une autopsie qu'on ne lui confiât ; toutes les victimes et tous les membres de la « bande à Bonnot » qui tombèrent sous les balles, du sous-chef de la sûreté Jouin, à Garnier et Vallet, passèrent sous son scalpel. Bientôt avec l'affaire Cadiou, les assassinats de Calmette, d'Essad Pacha, de Jean Jaurès, dont il disséqua les émouvantes dépouilles, l'œuvre du docteur Paul se chiffrait déjà par un total de 7.201 autopsies à son actif, le jour de la déclaration de guerre...

A l'armistice, il se relança dans sa macabre tâche judiciaire avec le procès d'Henri-Désiré Landru, qui fut le « client » de sa vingt-deux millièmes autopsie, suivie depuis de tant de milliers d'autres. Seules quelques-unes ont franchi l'oubli : celles du mari de Mme Bes-sarabo, sorti de sa malle ; de l'ingénieur Dutfoy ; de l'artiste Max Linder ; du jésuite de Paradès ; du banquier Lœwestein ; du président Doumer et de Gorguloff ; d'Oscar Dufrenne ; du père de Violette Nozière ; du squelette de Nicole Marescot ; de Dimitri Navachine ; de Lœtitia Toureaux ; des agents de l'Etoile... En un mot toutes les victimes célèbres, corps meurtris, dépecés, déchiquetés, écrasés — par accident, suicide ou crime — qui passent dans les tiroirs à glace de l'Institut médico-légal du quai de la Rapée, au nombre de 3.000 à

4.000 chaque année, sans compter les autopsies effectuées par le docteur Paul hors du ressort du parquet de la Seine, à la demande de tous les parquets de province.

Nous avons vu que chacune de ces opérations a sa fiche dans le salon de visite du grand expert et qu'on en compte, en ce moment, 73.332. Combien seront-elles, ces fiches tragiques, quand le médecin passera son scalpel à l'un de ses élèves ? Plus de cent mille sans doute.

### Je n'ai jamais fait de contre-autopsies

Après le rapide tableau de sa prodigieuse activité médico-légale depuis trente-neuf ans, où chaque nouveau nom prononcé lui permettait de rappeler quelque anecdote plaisante ou macabre, le docteur Paul pensa avoir comblé sa curiosité.

Il n'en était rien. Pas une seule fois il n'avait fait allusion aux plus retentissantes de ses expertises, celles où la justice l'avait appelé devant le corps d'une victime déjà autopsiée par l'un ou l'autre de ses confrères en médecine légale et lui avait demandé de recommencer la macabre opération.

La semaine dernière, le docteur Paul était appelé à rendre un diagnostic décisif dans l'énigme que posait la découverte dans la Seine du corps de Marie-Louise Delfini, la petite bonne d'Enghien disparue dans une rue d'Epina-y, à 8 heures du matin, et jetée morte dans le fleuve. Il a encore été requis cette semaine pour reprendre l'examen de l'homme sans tête et sans jambes repêché à Meulan. La question était donc assez d'actualité pour la poser ouvertement au docteur Paul.

— Quelle est, dans les chiffres que vous venez de me citer, la proportion des contre-autopsies que vous êtes de plus en plus souvent amené à pratiquer ?

« A ce mot de « contre-autopsie » la voix du médecin s'enfla brusquement.

— Je proteste contre ce néologisme que je vois appliquer un peu partout, dans les journaux, aux recherches auxquelles je me livre parfois sur des corps déjà examinés. A aucun moment je ne me suis livré, en ces occasions, à une autopsie contre les premières conclusions de mes confrères ; je procède, tout au contraire, en leur présence et sur leurs indications, à une « nouvelle » dissection, en reprenant rigoureusement leur méthode opératoire.

### De l'affaire Cadiou à l'affaire Prince

J'aidais moi-même le docteur Paul à classer ses souvenirs de « secondes autopsies » par des noms et des dates.

— La plus célèbre n'est-elle pas la « nouvelle autopsie » que vous êtes allé opérer en Bretagne, le 17 février 1914, sur le cadavre décomposé de Cadiou qu'un médecin légiste local avait déclaré mort des suites d'un coup de couteau qu'il s'était porté à la gorge ?

— Oui, et c'est en ouvrant au scalpel la gorge de la victime, à l'endroit précis où elle s'était, paraît-il, fait sa mortelle estafliade, qu'une balle écrasée me tomba dans la main. L'hypothèse du suicide était nettement détruite. Cadiou avait été tué par derrière.

Et la « seconde autopsie » de miss Daniels, à Paris-Plage, où le docteur Paul, spécialement commis à réexaminer la frêle dépouille que le médecin légiste local affirmait décédée des suites de manœuvres abortives ? Quel coup de théâtre d'apprendre, après tant de mois, que la belle exhumée avait eu tout le cartilage thyroïdien entièrement écrasé par la main puissante de son étrangleur !

Et la « nouvelle autopsie » de Stavisky, l'escroc dont les derniers instants demeuraient un mystère et qui n'étaient bien qu'un suicide ? Et celle du conseiller Albert Prince, exhumé de la tombe où gisaient ses restes déchiquetés et amené à Paris à l'Institut médico-légal pour être une nouvelle fois torturé par les scalpels de sept fameux experts que le docteur Paul, qui en était, a appelés dans sa déposition la Commission d'enquête de « l'état-major de la médecine légale française ».

Peut-on imaginer un roman plus terrifiant et plus vrai pourtant que la vie passionnante du docteur Paul, une des plus belles intelligences, et certainement un des grands philosophes de notre époque.

Emmanuel CAR.



# LE REGISTRE DES HOMMES SANS TÊTE

DATES	LIEUX DE DÉCOUVERTE DU TRONC ET DES MEMBRES	NOMBRE des FRAGMENTS	SORT RÉSERVÉ A LA TÊTE	INDICES PARTICULIERS AYANT PERMIS D'IDENTIFIER		MOBILES DU CRIME	SUITES JUDICIAIRES
				1° Les VICTIMES	2° Les COUPABLES		
Novembre 1814	A Paris, dans trois paquets ficelés, abandonnés aux Tuileries.	6	Jetée dans la Seine à Saint-Cloud.	Auguste DAUTUN, 40 ans, était boiteux, jambe droite plus courte que la gauche.	Charles DAUTUN, frère de la victime, avait enveloppé les débris, de linges à ses initiales.	Vol	Guillotiné le 29/3/1815
Août 1832	A Paris, dans des paquets jetés dans les égouts de la rue Saint-Martin.	4	Jetée à la Seine, enfermée dans un petit coffret.	Un sieur RAMUS, 35 ans, garçon de recettes, portait une cicatrice à la cheville gauche.	Un sieur REGEY, agent de police, identifié et arrêté par Vidocq.	Vol	Guillotiné le 2/3/1833
Novembre 1842	A Orléans, dans une malle en consigne aux Messageries générales.	4	Nez coupé, joues taillées, méconnaissable.	Un sieur BOISSELIER, garçon de recettes, portait au bras gauche un tatouage.	Un Sieur MONTELY, ami de régime de la victime, il portait au bras gauche le même tatouage.	Vol	Guillotiné le 8/4/1843
Mars 1867	A Saint-Ouen, dans la Seine, par tronçons isolés.	6	Ecrasée à coups de marteau.	Pierre-Philippe DUGUET, cultivateur.	Jean AVINAIN, dit le « Désosseur », 68 ans, repris de justice, ancien garçon d'amphithéâtre à la prison de Melun, il fut identifié par le policier Claude et avoua ses deux crimes.	Vois d'argent, de voitures et de chevaux	Guillotiné le 28/11/1867 « N'avouez jamais ! » s'écria-t-il
Juin 1867	A Courbevoie, dans la Seine, par tronçons isolés.	6	Ecrasée de dix-sept coups de marteau.	Isidore VINCENT, marchand de grains; le dépeçage de l'un et de l'autre trahissent la main d'un spécialiste de la dissection.			
Juin 1868	A Limoges, innombrables débris dispersés le long des rues.	273	Cachée dans un talus.	Feréol BAUDIQUOUD, cordonnier, les poils du thorax et les cheveux furent retrouvés parsemés de poussières de cuir.	La femme BAUDINOUD.	Adultère	Travaux forcés
Mai 1867	A Serrières, près de Lyon, dans le Rhône.	6	Non retrouvée.	Joséphin COUTALAND, 33 ans, homme d'affaires lyonnais, attiré dans un guet-apens.	ASSASSIN INCONNU, s'introduisit chez sa victime avec les clés volées sur le cadavre.	Vol	—
Mars 1869	A Paris, rue Princesse, dans le puits d'une cour, dans les égouts.	12	Anéantie par calcination dans une cuisinière.	Un sieur LINOTTE, 73 ans, jambes gainées de bas marqués L, et enveloppé d'une « toilette » de tailleur.	Un sieur BEAUVOIR, indicateur de police, ami et tailleur de la victime, fut immédiatement soupçonné.	Vol	Suicide en prison
Décembre 1878	A Neuville-sur-Saône, dans la Saône, ficelés dans des sacs.	7	Non retrouvée.	Claude LACROTTE, cultivateur, identifié par un mouchoir à ses initiales.	Antonie POUJARD, 35 ans, toucha à Lyon, dans une banque, un effet volé à sa victime.	Vol	Travaux forcés
Septembre 1879	A Paris, dans les égouts et sur les fortifications.	80	Dans un placard au domicile de l'assassin.	Un sieur LENOBLE, bijoutier, attiré dans un guet-apens.	Victor PREVOST, agent de police, deux fois dépeceurs, fut aperçu et reconnu semant les débris mis dans un panier.	Vol	Guillotiné le 19/2/1880
Février 1883	A Saint-Brieuc, dans les eaux du Couet, cousus dans un sac.	6	Tête écrasée et mutilée, méconnaissable.	Pierre HENRY, cultivateur, de très petite taille.	Femme HENRY, gauchère, trahie par les coutures du sac.	Adultère	Travaux forcés
Avril 1884	A Paris, dans la Seine, dans deux valises.	5	Barbe coupée, yeux crevés, reconnaissable.	François LE BON, marchand de volailles, mœurs spéciales révélées par l'autopsie.	Félix MIELLE, « dit la grosse Nana » inverti, recherché et arrêté en possession des bijoux de sa vict.	Vol	Condamné à mort et grâcié
Mars 1885	A Barnas (Ardèche) donnés en pâture aux porcs.	Innombrables	Cuite dans un chaudron.	Claude FAURE, des chiens transportèrent au village les débris de chair volés aux porcs.	Jean FAURE, son fils, aidé de sa belle-sœur, aussitôt soupçonnés.	Héritage	Condamné à mort et grâcié
Février 1888	A Joigny, jetés dans l'Yonne avec une hotte	7	Tête sciée en deux verticalement.	Louis VETARD, 55 ans, horloger, gaucher, ses ongles usés par l'ouverture des boîtiers de montres révélèrent sa profession.	MORAND et sa bande, association de malfaiteurs.	Vol	Condamné à mort et grâcié
Novembre 1891	A Paris, dans une cave, 27, rue de Charonne.	2	Nez coupé, oreilles arrachées, enfin jetée dans une fosse d'aisances.	Un sieur BOUTRY, identifié par une verrue dans le lobe de l'oreille droite.	VAUBOURG, dit « Virginie », jeune inverti vivant avec sa victime.	Débauche	Travaux forcés
Août 1894	A Saint-Rambert-d'Albon dans un sac au fond du Rhône.	13	Non retrouvée.	Un sieur PLANIOL, chiffonnier.	Luigi RICETTO, trois fois dépeceur, soupçonné seulement en 1900, après ses autres crimes.	Vol	Travaux forcés
Février 1896	A Buenos-Ayres, dans des paquets ficelés jetés dans les rues.	8	Enfouie dans un marécage hors de la ville.	François FARBOS, marchand d'or français, identifié par ses fausses dents.	Raoul TREMBLIÉ, son associé, arrêté à sa descente de bateau, à Dunkerque, porteur de son butin.	Vol	Deux fois condamné à mort et grâcié
Mars 1898	A Leyr (M.-et-M.), dans un étang isolé.	7	Brûlée dans un four, retrouvée en cendres.	Joseph ANCILLON, facteur rural brutalisé par son fils.	Paul ANCILLON, scia le cadavre de son père sur le chevalet à bois.	Parricide	Suicide en prison





# LE REGISTRE DES HOMMES SANS TÊTE

DATES	LIEUX DE DÉCOUVERTE DU TRONC ET DES MEMBRES	NOMBRE des FRAGMENTS	SORT RÉSERVÉ A LA TÊTE	INDICES PARTICULIERS AYANT PERMIS D'IDENTIFIER		MOBILE DU CRIME	SUITES JUDICIAIRES
				1° Les VICTIMES	2° Les COUPABLES		
Décembre 1900	A Paris, dans deux paquets déposés de nuit, rue des Platrières et rue du Faubourg-Saint Denis.	18	Cheveux scalpés, nez coupé, oreilles arrachées, méconnaissable.	RESTÉ INCONNU, jeune homme de 18 à 24 ans, taches de rousseur, cicatrices.	ASSASSIN INCONNU, le meurtrier avait éviscéré le ventre et émasculé sa victime.	Mœurs spéciales	—
Mai 1908	A Grasse, dans une cuisine, 10, place de la Toux, un débris de jambe manque.	4	Trente-trois blessures au visage.	Jules RIMBAUD, directeur de banque.	Marie GILLES, domestique de la victime, avait maquillé les circonstances du dépeçage.	Vol	Travaux forcés
Août 1921	Hameau du Groléer, Charente, en menus morceaux sous du foin.	Innombrables	Bouillie dans une marmite.	Un sieur DULAC, fermier.	Femme DULAC, aidée de son amant, fut trahie par les contradictions devant les gendarmes de la disparition de son mari.	Adultère	Travaux forcés
1920/1922	A Bougival, tronc sans tête ni jambes, sanglé dans une toile cirée, est repêché dans la Seine le 8 avril 1920.	5	Enterrée avec une jambe à cicatrices dans les bois de Clamart.	Gaston JOBIN, 41 ans, tonnelier au Grand-Hôtel; c'est à la suite de la découverte d'une femme dépecée, 15 mois plus tard, qu'une lettre tombée en rebut mit la police au courant de la disparition de Gaston Jobin.	Charles BURGER, amant de Mme Jobin, avait commis l'imprudence d'adresser des lettres anonymes à la préfecture pour dénoncer Jobin comme déserteur.	Adultère et vol	Guillotiné le 12/10/1922
1923-1925	A Sion-les-Mines, près de Châteaubriant, dans le puits du moulin Galot, le 27 juillet 1923.	2	Non retrouvée (seule la tête manquait).	Marcel COLLET? toucheur de bestiaux, disparu le 26 juillet; son signalement correspondait exactement à celui du décapité.	Georges LEMAITRE dit « Risque-Tout » le 14 décembre 1925, on trouva chez lui le livret de Collet, son employé, avec lequel il avait quitté Rennes, le 26 juillet.	—	Non-lieu
Janvier 1924	A l'île-Saint-Louis, un tronc roulé dans une étoffe brune, sans jambes ni bras.	6	Non retrouvée.	RESTÉ INCONNU, jeune homme de 25 à 35 ans.	ASSASSIN INCONNU.	—	—
1924/1925	Le 19 décembre 1924, sous le métro de la Villette et quai de Jemmapes, trois paquets de toile cirée contenant le tronc, les bras, une jambe; le 6 février seconde jambe retirée du canal Saint-Martin	6	Non retrouvée malgré assèchement et fouille du lit du canal (coût de l'opération : cinq cent mille francs).	RESTÉ INCONNU, jeune homme de 25 à 30 ans, dépecé avec une science anatomique certaine.	ASSASSIN INCONNU. La Sûreté de Nancy a cru identifier la victime comme un certain Nicolas, de la bande des Polonais.	—	—
Mai 1925	A Frouard (M.-et-M.), dans la Moselle, deux jambes et un bassin.	6	Non retrouvée (ainsi que les bras).	RESTÉ INCONNU, les pieds de la victime gainés de molletières. Était-ce un soldat?	ASSASSIN INCONNU, on soupçonna là encore, à Nancy, la bande des Polonais.	—	—
Octobre 1927	A Bruxelles, rue d'Or, dans une malle, tronc, jambes et bras.	6	Seule partie du corps jetée dans le canal de Charleroi, enveloppée d'une taie d'oreiller.	Edouard MALACRIDA, garçon de café italien rapidement identifié par recherches dans le milieu italien.	Joseph DE KAYSER, 24 ans, garçon de café, arrêté à Paris le 18 novembre 1927, par le brigadier Ruysen.	Perte au jeu et vol.	Condamné à mort et gracié.
Août 1930	A Cibourne (Basses-Pyrénées) dans un canal menant à la mer.	11	Retrouvée entièrement calcinée dans une casserole.	Manuel GOMEZ, 38 ans, contre-maître maçon en butte aux menaces de Silva.	Miguel SILVA, 55 ans, aidé de la femme Lopez.	Rivalité et vol.	Travaux forcés
Mai 1930	Près de Nantes, dans le puits de la propriété du Val d'Or.	3	Détachée du cou par la maîtresse du meurtrier à l'aide d'une faux et d'un marteau et jetée dans l'Erdre.	Emile ORDRONNEAU, dit le « beau Milo ».	Louis MOREAU, aidé de son amie, la femme Hilaireau, ménage à trois très spécial.	Débauche.	Travaux forcés
Avril 1936	A Seurre près de Dijon, dans la Saône, partie inférieure d'un corps en partie calciné.	17	Brûlée et écrasée avec le haut du corps dans les bois de Corcelles-Cîteaux.	Henri BING, israélite allemand, disparition troublante.	Henri CHEVALET, associé de la victime dont il négocie les effets.	Vol.	Condamné à mort et gracié.
Avril 1938	A Seine-Port, au barrage de la Citanguette, tronc sans jambes nus dans une valise lestée avec des briques.	4	Non retrouvée.	ENCORE INCONNU, empreintes digitales inutilisables.	ENCORE INCONNU.	—	—
Août 1938	A Meulan, tronc sans jambes ficelé dans une toile cirée lestée avec des gueuses.	4	Non retrouvée.	ENCORE INCONNU, empreintes digitales inutilisables.	ENCORE INCONNU.	—	—

(Copyright by Detective and Emmanuel Car 1938)

DOCUMENTS TIRÉS DES TABLETTES CRIMINELLES D'EMMANUEL CAR.



L'identification du corps décapité de Meulan reste difficile : MM. Roux et David avaient cru reconnaître leur camarade Rudolph Klément, et M<sup>lle</sup> Madiec les restes de son père. Mais ces deux pistes ont été abandonnées.



# EN MARGE DES ÉVÉNEMENTS EXTÉRIEURS



PRAGUE, 25 août 1938.

(De notre envoyé spécial.)

**C**OMMENT, venant en Tchécoslovaquie pour suivre l'évolution de problèmes qu'il ne nous appartient pas de traiter ici, ne pas accorder quelques heures à l'étude de l'organisation de la police, à son activité, aux résultats qu'elle obtient? Comment, devant l'audace et l'ingéniosité des malfaiteurs de tout acabit, réagit ce peuple qui n'a que vingt ans d'âge?

C'est à Prague, et à sa préfecture de police, qu'est le centre de l'activité imprimée à tout le territoire. La préfecture, vaste comme un ministère, dresse sa masse imposante en plein centre. Et je veux dire tout de suite avec quelle urbanité, quelle chaleur on accueille là-bas le journaliste français! Je veux dire avec quel zèle le fonctionnaire parlant français M. Suchy, dirige mes pas, combien il y a de prévenances dans ses manières et de délicatesse dans sa pensée. C'est lui qui m'a présenté au préfet, personnage intelligent et actif qui, hélas! n'entend point notre langue. C'est par un compliment plein d'esprit que M. Charvat m'accueille en souhaitant que ma visite me soit profitable.

Elle le fut, certes, et je veux vous en entretenir.

J'ai parcouru, l'un après l'autre, tous les rouages de la vaste organisation. On a, pour moi, ouvert tous les classeurs, étalé tous les dossiers. J'ai suivi dans leurs développements des méthodes fondées sur la réalité scientifique. Et quand j'ai considéré les moyens, au demeurant réduits, dont disposent les animateurs, j'ai conclu que nous n'avions pas le monopole de l'habileté et de la hardiesse. J'ai apprécié aussi avec quel cœur — on pourrait dire quelle foi — ces hommes accomplissent leur tâche, aussi délicate, aussi ardue qu'elle l'est chez nous.

## Empreintes, photos, fiches

Voici, en premier lieu, la salle où l'on prend les empreintes digitales des délinquants. Il y a là, entre des gardes, deux hommes et deux femmes, récem-

ment arrêtés. Il s'agit de délits primaires : vol d'effets, escroquerie. Seule une femme, aux yeux faits pour exprimer la haine mortelle ou la folle passion, est là pour avoir vitriolé son amant. La prise des empreintes se poursuit devant moi. Mais on va l'interrompre pour prendre les miennes. Les mains lavées, on tend chaque doigt à l'opérateur qui l'enduit d'encre grasse et l'applique posément dans la case où l'empreinte doit figurer. L'opération se répète dix fois, puis une fois encore pour la prise d'ensemble des quatre doigts de la main droite et une autre fois pour ceux de la main gauche. Le chef du service, rapidement, donnera à chaque empreinte une cote qui déterminera le classement. Cet homme lit dans les doigts comme d'autres lisent dans les âmes...

Une autre salle où, sous la lumière crue des projecteurs, on prendra la triple photo d'identité : profil, face et trois quarts. Sur la chaise de bois au dossier prolongé d'une tige avec équerre qui appuie sur la nuque, le délinquant prend place. Le numéro, qui toute la vie sera le sien, est photographié en même temps et rendu indélébile. Trois éclairs de magnésium et l'homme est définitivement immatriculé. Dé-

Qui soupçonnerait les efforts patients, le dévouement que nécessite, pour un pays comme la Tchécoslovaquie — si préoccupé par ailleurs — la lutte contre les malfaiteurs? Construire un barrage efficace contre la pègre internationale si audacieuse, si ingénieuse, est lourde besogne.

# LA DE POLICE PRAGUE



sormais, quoi qu'il fasse, en quelque lieu que se place un nouveau délit, il appartient à la police. Au bureau central criminel, il y a 250.000 fiches, qu'on atteint aisément, et qu'on tient rigoureusement à jour.

D'autres salles contiennent, classées par catégories, les fiches de tous les délinquants. Le voleur à la tire n'est point mêlé à l'escroc, l'assassin à l'agitateur politique. Ceux qu'on appelle les « délinquants professionnels » ont une fiche spéciale, compliquée, avec des onglets de plusieurs couleurs. Le virtuose qui m'en explique le dépouillement les manœuvre, les traduit, les commente avec une joie intérieure évidente : il aime son métier !

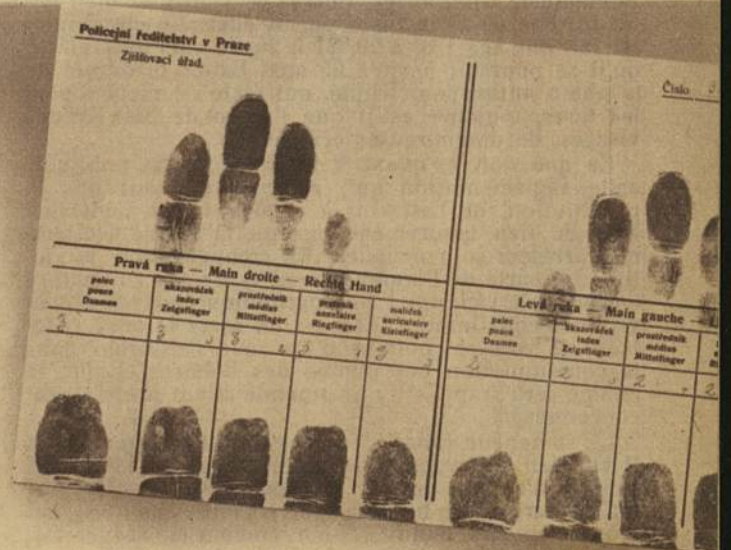
Les délinquants internationaux, parqués en d'autres classeurs, ont, eux, une fiche distincte, rouge celle-là. Ce sont ceux qui refluent d'une capitale à l'autre, spécialistes des grands express européens, organisateurs de coups dont la victime est suivie à travers des Etats et des frontières, pendant 2.000 kilomètres ! Mais pour d'aussi grands personnages, on le verra plus loin, on prend des mesures exceptionnelles. N'est-ce pas à Prague que fut arrêté le plus grand voleur international, Mesner, aux innombrables méfaits, opérant dans la rue, dans les trains, au théâtre, avec une virtuosité heureusement inégalée ?

C'est un titre de gloire que revendique la police pragoise.

La graphologie est à l'honneur et rend bien des services. Voici des spécimens d'écriture de tous les falsificateurs de chèques, de mandats, de passeports. Sur combien de pistes cette organisation parfaite n'at-elle lancé les meilleurs limiers tchécoslovaques !

Mais ce n'est pas tout. Voici un énorme répertoire des choses volées, où voisinent la motocyclette et la fourrure de prix, la rivière de diamants et la machine à coudre ! Assemblage hétéroclite de tout ce qui tente la cupidité des hommes. Cinquante mille objets disparaissent ainsi chaque année. L'énorme répertoire va devenir formidable, car rien n'est plus anonyme qu'une machine à coudre. Et nul n'est plus habile

Le service d'ordre sur le pont Charles IV, quand passe le cortège présidentiel. — Le casque des policiers pragois. — Ci-dessous, les empreintes digitales de notre collaborateur prises à la préfecture de police de Prague.







**Durant les fêtes des Sokols, les policiers sont sur les dents. — Une partie de la préfecture de police de Prague. — Et voici, tenez-vous bien, un escroc au mariage!**



J'ai vu, ensuite, les quelques milliers de fiches consacrées aux trafiquants de stupéfiants. Venus d'Allemagne ou des Balkans, ils ne font à Prague que de courts séjours. On estime ici que 1.400 personnes pratiquent clandestinement le trafic. Ce sont, pour la plupart, des liftiers, des garçons de bar de bas étage. La répression est féroce : cinq ans de prison pour celui qui vend ou détient la drogue. C'est la co-

caïne qui a la faveur des initiés. On la prise dans toutes les classes de la société, présentée en petits paquets d'un dixième de gramme, qu'on vend 30 couronnes. Trois cent mille francs le kilo !

**L' « écouteur »**

J'ai vu encore, au rez-de-chaussée, les chambres de sûreté, longues et étroites, avec le triste ordinaire des prisons. Il y avait là, chacun dans sa cellule, trois inculpés de droit commun et un détenu politique. J'ai longuement regardé cet homme, du type slave, avec des cheveux bouclés et un regard de feu. Cet illuminé en ce coin d'Europe chargé de poudre!... Il allait de long en large, comme un fauve en cage. La lourde porte s'est refermée sur lui et sur son rêve...

On a fait sortir un prévenu dans le couloir. L'homme m'a regardé. A quelle épreuve imprévue allait-on le soumettre ? Un peu d'effarement se lisait en lui. Puis un inspecteur est entré dans la cellule, et j'ai monté au premier, dans le bureau de celui qui, pour moi et pour un moment, allait jouer le rôle de détenu. Il y avait, sur une table, un appareil assez semblable à un poste de T.S.F. On tourna un bouton. Et j'entendis des pas sonores, puis siffloter un air, puis parler. C'était l'inspecteur qui, dans la cellule, voulait montrer que, grâce à l'écouteur, rien de ce qui se passait en bas ne pouvait lui échapper. On me dit qu'on songe à installer à Paris de semblables appareils. Serait-on donc en avance, à Prague ? Le point de vue moral, le caractère odieux de ce « mouchard » ? Allons, pas de sensiblerie !

J'ai dit que les voleurs internationaux affectionnent Prague, avec ses grandioses manifestations des Sokols, où on vient de tous les pays du monde. Une foule énorme submerge les hôtels, s'entasse dans l'immense stade Masaryk. Dans cette cohue, quelle riche moisson pour les pickpockets habiles ! Mais la police tchécoslovaque sait cela et prend les devants. Elle va alerter toutes les provinces, tous les commissariats. Elle va rassembler les photos, les signalements des « tireurs » caractérisés. Elle va éditer des « albums » par catégories de criminels. Voyez comme ces publications sont complètes ! Ne comportent-elles pas jusqu'à une empreinte digitale ? Ils sont tous là, les tireurs de portefeuilles ou de montres, les escrocs au rendez-vous. Mais ils sont durement chassés.

Et, dans une publication destinée aux inspecteurs affectés spécialement à la répression du vol à la tire, on explique le mécanisme de l'opération, en la décomposant. Toute nouvelle trouvaille des tireurs est aussitôt divulguée. Le matériel employé par les spécialistes du rasoir ou du couteau bien affûté est mis sous les yeux du personnel intéressé. Il s'agit là d'un art où excellent les Italiens et qui consiste à découper, sans heurt, avec une habileté consommée, la doublure de la poche contenant le portefeuille. Celui-

ci passera dans la main experte de l'opérateur. Et le voleur sera loin quand la victime s'apercevra de son infortune. Cela, c'est le grand art, dont les virtuoses constituent l'espèce la plus dangereuse des voleurs à la tire.

Dans la même publication, on révélera l'astuce et les trucs des voleuses de grands magasins, avec la poche sous la jupe qui, bientôt, s'emplira d'objets dérobés.

Enfin, le grief qu'on peut formuler contre tant de nos administrations, c'est l'esprit routinier, le manque d'initiative dont elles font preuve et l'absence de liaison avec les organismes similaires. A Prague, on a compris la nécessité d'un lien. Et chaque semaine, un bulletin, le *Ceskoslovensky policejni vestnik* s'en va, dans tous les districts, dans tous les commissariats, attirer l'attention des intéressés sur les indésirables. Le délit commis, le criminel peut être assuré qu'il sera suivi. Son activité sera dénoncée en un temps restreint, à toutes les autorités. Qu'importent les distances ou les travestissements ! Attachée à lui, la police tchécoslovaque déjà le prend au collet. Bel exemple d'unité de vues et de méthode, n'est-ce pas ?

Là-bas aussi, à côté des cadres réguliers, il y a les auxiliaires de la police, les indicateurs, qu'on nomme de façon exquise : les konfidents. Ils ont les mêmes tolérances, les mêmes récompenses équivoques...

**Une justice sévère, mais humaine**

Vous le voyez, la Tchécoslovaquie a sa faune complète de malfaiteurs. Il n'y manque pas la catégorie la plus pittoresque peut-être : celle des escrocs au mariage. Car la crédulité est partout la même et les habileurs trouvent en elle matière à mille profits. J'ai feuilleté les fiches des spécialistes... et j'en suis demeuré éffaré. Comment un faciès comme celui que nous donnons, qui est de là-bas, mais qui pourrait être d'ici, a-t-il pu provoquer un choc dans une âme, aussi fruste soit-elle ?

On ne connaît pas, là-bas, l'extrême mansuétude dont font preuve nos tribunaux ou nos cours d'assises. Le meurtre reste le meurtre, quels qu'en soient les mobiles. La jalousie, la cupidité, la vengeance ? Piètres excuses. Il y a mort d'homme et seul cela compte. C'est à peine si l'on fait intervenir le mobile passionnel qui fait de nos prétoires, quand l'avocat est habile et éloquent, la meilleure des salles de spectacle. En Tchécoslovaquie, la condamnation est certaine. L'acquiescement n'intervient jamais. Un exemple : le jaloux qui tue sa maîtresse ne s'en tirera pas à moins de cinq ans de prison. La peine capitale couronnera les pires méfaits. C'est, là-bas, la pendaison. On l'applique peu cependant : deux fois par an, en moyenne. Mais les bagnes de Leopoldov, de Kartouzy, d'Ilava accueilleront le reste des condamnés. L'expiation y sera rude, mais humaine. On a souci de l'hygiène, de la nourriture des détenus, de leur santé même. Le médecin prend son rôle au sérieux : il soigne, et il guérit. Chacun y travaillera de son métier, efficacement, avec un honnête rendement. On ne négligera pas l'œuvre de redressement, que dis-je : on lui sacrifiera tout.

Les bibliothèques sont bien pourvues, les conférences, les séances de projections de vues rompent la monotonie de l'emprisonnement. La peine terminée, amendé sans doute, le délinquant pourra retrouver le bon chemin... Que nous sommes loin, n'est-il pas vrai, de nos méthodes de répression restées primaires et négligeant l'élément moral, source du redressement !

On est libéral, quant à la libération anticipée. Après vingt-huit ans de prison, le condamné qui en est digne bénéficie d'une remise de peine. Il a payé, juge-t-on.

Je ne veux pas terminer cette relation d'une visite passionnante sans faire état d'une attention touchante qu'ont eue les inspecteurs qui me guidaient. Vers midi, je vis monter un flacon de vin blanc auquel, dans la chaleur accablante, nous fîmes honneur. Geste délicat qui témoigne de l'estime en laquelle les Tchécoslovaques tiennent les Français. Pour tout dire, je ne suis pas sûr que, chez nous, un journaliste étranger trouve, dans le lieu austère qu'est toute préfecture de police, un accueil aussi fraternel...

Edouard PARMENTIER.

**L' « Album » porte partout le signalement des malfaiteurs. — Le couteau à 2 lames dont se servent les tireurs.**

dans l'art du maquillage qu'un voleur professionnel. Mais la police tchécoslovaque compte à son actif de magnifiques prises.

**La police des mœurs**

Me voici dans une pièce où l'on accède par un escalier étroit et raide. C'est le centre de documentation, si l'on peut dire, de la police des mœurs. Car la prostitution sévit à Prague, comme partout. Avec, toutefois, infiniment plus de discrétion que chez nous. La loi de 1921 l'a interdite. Aucun établissement autorisé. Toute la prostitution est donc clandestine. Mais une répression sévère. Il y a, à Prague, environ 800 prostituées. Pour un million d'habitants ! Eh bien ! chaque année, la police procède à 500 arrestations, ce qui revient à dire qu'en dix-huit mois toutes les femmes de mauvaise vie ont été emprisonnées ! Première arrestation : un jour de prison ; puis des peines accrues progressivement, allant jusqu'à 14 jours. Au huitième jour, quand il s'agit d'une étrangère, on procède à son expulsion.

Les voici, ces photos des prostituées de Prague : Roumaines, Hongroises, Russes et Tchèques bien entendu. Pas de Françaises parmi elles. Le classement est fait par âge : 15 à 20, 21 à 25. Je vois avec effroi qu'il se poursuit jusqu'à 65 ans ! Est-ce la dureté de la photo anthropométrique, qui étale crument toutes les tarés, toujours est-il que j'ai vu de bien tristes visages, de douloureuses crispations...

Ce que donne, quant à la prophylaxie publique, cette réglementation qui, ne reconnaissant pas la prostitution, ne l'astreint à aucune visite médicale ? Rien de bien, assurément, puisque la moitié des femmes arrêtées sont malades ! En compensation, la victime (je parle de l'homme) peut venir à la préfecture consulter le répertoire photographique pour y découvrir la Vénus impure. Et c'est un assez étrange spectacle de voir cet homme d'âge mûr s'absorber dans la contemplation des photos des hétaires ! Enfin, la femme sera frappée d'une amende allant jusqu'à cent couronnes.

Le sbuteneur (*pasak*, en tchèque) est espèce rare. Il vit bien d'une femme, mais à la manière d'un don Juan. Il n'est pas bruyant, ne suscite aucune querelle, vit en marge avec beaucoup de retenue. Rien de commun avec nos bandits, bien embourgeoisés certes, mais susceptibles encore de jouer du revolver.



A vous aussi  
les joies de la route...

N° 20

Réalisez vos rêves d'espace,  
de vitesse, de grand air, en  
prenant votre chance à la  
**TRANCHE DE  
L'AUTOMOBILE**



# LOTÉRIE NATIONALE

Cette annonce n'est pas valable pour la Belgique.

## MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides,  
par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate.  
Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie.  
Filaments. Métrite. Pertes. Règles doulou-  
reuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement  
lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17<sup>e</sup>



**VOUS NE SEREZ  
plus  
CHAUVES**  
grâce à

## CAPILLOGÈNE

TRAITEMENT SCIENTIFIQUE

de la

**CALVITIE**

53, Bd Haussmann — Paris (IX<sup>e</sup>)

Téléphone : OPÉRA 40-34

## JOLIS SEINS

EN 10 JOURS

Si vos seins ne sont pas assez développés ; s'ils  
sont trop bas et mous ; s'ils sont gros et lourds,  
écrivez, en citant ce journal, à Mlle Mary BILLI-  
MIN, 19, rue de l'Annonciation, Paris-16<sup>e</sup>, qui  
vous enverra gratuitement sa recette secrète,  
facile à suivre et sans danger. Résultat garanti.

## VOS SEINS



trop petits, descendus  
ou trop gros, seront en  
quelques jours ronds,  
ferme et bien en  
place, quel que soit  
votre âge ou votre cas.  
Écrivez-moi en toute  
confiance comme à  
une amie, je vous indi-  
querai gracieusement  
la recette merveil-  
leuse, d'usage externe  
et sans aucun danger  
pour la santé, que  
vous emploierez en  
secret. Méthode ac-  
tuellement employée  
par la plupart des  
vedettes du théâtre et  
du cinéma et recommandée par les spécialistes  
esthéticiens. Discrétion absolue. Mme Eva (Labo-  
ratoire D-2, 12, rue des Archives, Paris. Consul-  
tations gratuites sur rendez-vous.

### Quelques attestations :

Grâce à vous, j'ai retrouvé la fermeté de mes  
seins abîmés par la maternité. Merci !

(Mme L. à Clermont-Ferrand.)

...De santé délicate, n'ayant jamais eu de poi-  
trine, j'essayai votre merveilleuse recette externe  
et en peu de temps j'obtins un buste de grosseur  
normale et très ferme. Toute ma reconnaissance.

(Mlle D. à Paris.)

...mes seins trop gros et lourds sont devenus  
petits et fermes grâce à votre produit. Ma  
gratitude émue.

(Mme C. à Evreux.)

...et (à mon étonnement je vous l'assure) mes  
seins se sont arrondis.

(Mme N. à la Roche-s-Yon.)

**"succès garanti"**

Mme MAX Voyante, diplôme international. Tarots.  
Lignes mains. Guide, renseigne,  
ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et  
par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poisson-  
nière, Paris-9<sup>e</sup> (M<sup>o</sup> Barbès-Poissonnière-Gare du  
Nord.)

PARFUM « TROUBLANT », enchanteur, ir-  
résistible, attire la sympathie et  
l'amour : 13,40 et 31,60. Livre : Pour plaire, se  
faire aimer, de près, de loin, 21,60. Pour hypno-  
duser en 3 leçons, 4,85. Livres psychiques,  
d'amour, etc.. Ec. L'INITIATEUR, à VIESLY  
(Nord).



## GRANDE VENTE RÉCLAME

500 Chronographes à remise à 0  
Brevetés S.G.D.G. (type manuel)

Fabrications Suisse et Besançon contrôlées par Heura-France

sacrifiés à titre de lancement

prix imposé 200 FR.

exceptionnellement **75 FR.**

N° 32 D Modèle de poche ou bracelet.. 75 fr.

N° 43 D Modèle pour dame..... 80 fr.

Sup. p. boît. chromé et verre incassable 15 fr.

Bracelet métal..... 10 fr.

Garantie de 5 Ans sur bulletin numéroté et enregistré

Envoi contre Remboursement

**ALTA 120, Rue de Rivoli PARIS**  
Métro Châtelet

## ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHÉ (8<sup>e</sup>)

CAR. 19-45

## Pour la Publicité dans DÉTECTIVE

s'adresser à : Mme H. DELLONG

1, r. Lord-Byron - Tél.: Balzac 12-00

## TARIF DE PUBLICITÉ

Réclames... la ligne 20 frs

Annonces... — 16 frs

La page (divisible  
jusqu'au 114)..... 9.000 frs

# Souris d'Hôtel

**S**ouris d'hôtel ! On ne fera ja-  
mais croire au public  
qu'elle puisse être habillée  
autrement que d'un maillot  
collant de couleur noire,  
moulant ses formes  
d'ivoire. La belle Musidora, s'exhi-  
bant au music-hall et au cinéma dans  
cette tenue, a popularisé l'image et il  
semblait que ce fût une affaire clas-  
sée. Les rats ou les souris d'hôtel  
étaient désormais condamnés à porter  
ce costume, illustre, depuis toujours,  
jusqu'à l'extinction de la race.

Mais ce n'était pas l'avis de ces  
deux charmantes femmes qui ont nom  
« Matlachova, Hagen » et dix autres !  
On ne sait pas exactement, puisque  
leurs valises renfermaient dix passe-  
ports aux 10 noms différents. Le seyant  
pyjama de soie, bizarre, multicolore,  
aux attrayants dessins, leur paraissait  
plus propre à l'exécution de leur tra-  
vail nocturne.

Dans la 5<sup>e</sup> Avenue, au Tiergarten, à  
Trafalgar Square, les grands palaces,  
les hôtels les mieux cotés par la « gen-  
try » connaissaient bien leurs élégan-  
tes silhouettes de femmes du monde,  
jolies, d'un commerce agréable et peu  
farouches. Elles ne dédaignaient pas  
d'ajouter à leur métier de nuit celui,  
aussi rémunérateur, d'entôleuses, et  
nombreuses furent leurs victimes.

Les polices méricaine, anglaise et  
allemande s'attachaient à leurs pas,  
mais toujours trop tard. Les souris  
avaient des ailes et narguaient les li-  
miers.

Toutefois, il manquait à leur tableau  
de chasse le terrain, pourtant gi-  
boyeux de Paris. Elles décidèrent une  
expédition. Leurs armes habituelles,  
charme, souplesse et discrétion bien  
apprêtées, elles commencèrent leurs  
battes.

Un grand hôtel, tout près de l'Opé-  
ra, servit de champ d'expérience. Une  
luxueuse chambre les abrita. Personne,  
dans l'hôtel, depuis le chef de récep-  
tion aux grooms de la porte ne pou-  
vait se douter de leur profession.  
« Dames étrangères bien pourvues  
d'argent, désirant connaître le gai Pa-  
ris nocturne... » pensaient-ils. En effet,  
elles rentraient fort tard, saluaient d'un  
gracieux sourire le portier ou le lif-

tier respectueux et rentraient se repo-  
ser... Du moins le croyait-on. En réa-  
lité, elles échangeaient leurs gracieu-  
ses-toilettes de ville contre un élégant  
pyjama. Elles déambulaient ensuite  
dans les couloirs, sous le prétexte d'in-  
somnies ou d'erreurs de chambre, en  
cas de surprise. Et les clients, impru-  
dents ou dormeurs solides qui lais-  
saient leurs portes ouvertes, rece-  
vaient leur indésirable visite.

Un garçon d'étage, né malin ou  
curieux, les vit sortir d'une chambre  
qui n'était pas la leur. Il allait leur de-  
mander une explication (il était deux  
heures du matin et cette sortie insolite  
l'avait intrigué) quand, pour une  
fois, perdant leur sang-froid si pré-  
cieux pourtant dans l'exercice de leur  
délicat métier, elles prirent la fuite.

Ce fut une course folle dans les cou-  
loirs silencieux que réveillèrent les ap-  
pels du policier improvisé. Les souris  
allaient le distancer lorsqu'il eut la  
chance de les coincer au fond d'un  
couloir.

Leurs explications véhémentes ne  
convainquirent personne, pas même le  
commissaire de la Chaussée d'Antin,  
M. Noëdts qui, d'ailleurs, devait faire  
dans leurs bagages de curieuses décou-  
vertes : cannes de golf si solides  
qu'elles pouvaient très bien faire of-  
fice de pinces monseigneur, douze  
passeports à des noms différents, lam-  
pes électriques diverses, passe-partout  
en nombre, etc.

Et, chose plus grave, des écrits en  
langage conventionnel qui pourraient  
bien constituer une importante docu-  
mentation d'espions. C'était plus qu'il  
n'en fallait pour leur offrir un petit  
séjour gratuit dans les geôles de la Ré-  
publique française, en attendant que  
le mystère dont elles entourent leur  
vie passée soit éclairci.

Naturellement, elles protestèrent  
véhémentement de leur innocence et  
parlèrent même de plainte éventuelle  
aux Affaires étrangères.

Ces « grandes dames » aux curieux  
bagages et au déconcertant et multiple  
état civil n'intimidèrent personne.

Prises au piège, les souris n'aspi-  
rent plus qu'à en sortir...

H. B.

Quelle est la natio-  
nalité exacte de ces  
mystérieuses filles  
qui, vêtues d'un py-  
jama seyant, s'intro-  
duisaient dans les  
chambres d'hôtel et  
subtilisaient, aux  
occupants, bijoux  
et argent ?





# Sièges à Modèles

UNE  
ENQUÊTE  
CURIEUSE  
PAR  
R. J.-PIGUET

**A**LORS, Aline, c'est le chômage ?  
— Non, pas précisément, fit la blonde enfant, mais imagine-toi que je suis un peu flottante. Regarde-moi, je crois être encore présentable comme modèle ? Eh bien ! voilà un engagement que je viens de recevoir et qui me semble un peu scabreux :  
« Mademoiselle, je cherche quelques modèles impeccables pour tourner un film plastique, veuillez vous présenter demain à 22 heures, rue ... Demandez M. Jean. »

« Je suis allée reconnaître les lieux, et j'ai compris. Une fois déjà, j'avais été harponnée à la sortie de l'Académie de dessins Marcel, où je terminais ma semaine de pose, par un soi-disant cinéaste qui me trouvait une ligne idéale. Arrivée chez le photographe chez lequel il m'avait donné rendez-vous le lendemain, je me suis aperçue que je n'étais pas seule et que quelques compagnes entièrement nues revêtaient déjà des bottes d'écuyères et des corsets noirs. Un employé traçait sur le corps d'un autre modèle, à l'aide d'un bâton de rouge à lèvres, les traces sanguinolentes de la supplicie, pendant que le directeur de ce singulier studio distribuait martinet et cravaches.

« Mais ne partez pas, me fit ce dernier ; c'est une plaisanterie, pour s'amuser avant de commencer le travail !

« Quand je pense que cela s'appelait les poses plastiques, qu'est-ce que ces messieurs peuvent bien vouloir actuellement désigner par « tourner des films plastiques » ?

« C'est comme ce type, qui, cette nuit, sortant de ce café, m'a suivi jusqu'au métro, se disant artiste peintre, et m'offrant 100 francs pour une heure de pose à son domicile...

— Mais rien que le prix offert aurait dû te faire comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un véritable artiste.

— Je l'ai bien pensé ainsi. Mais comme j'avais l'air de douter de sa proposition, il s'est empressé d'ajouter :

« — Mademoiselle, soyez sans inquiétude, je paie mes modèles ce prix-là. Venez un instant, je vais même vous verser un acompte, seulement il faut que je m'assure de la finesse de vos attaches.

« En disant cela, il cherchait à m'attirer vers la cabine téléphonique de la station. Au moins, ce truc-là est nouveau et peu coûteux, car, au moment de toucher un acompte, mes attaches auraient certainement été trop fortes !

Les jeunes femmes servant de modèles aux artistes peintres ont été, sauf de rares exceptions, toujours sacrifiées, soit en raison de la médiocrité des prix payés pour de longues heures de séances, soit par suite de la camaraderie et de l'affection qui ne tardaient pas à les lier à ceux pour lesquels elles posaient. Les artistes à leurs débuts n'ont jamais eu la réputation de gens fortunés, aussi combien de ces modèles ont partagé ces moments difficiles, pour devenir quelquefois, par la suite, leur compagne.

La situation actuelle, par suite de la crise, ne s'est pas améliorée, et la quantité de jeunes filles troublées par la publicité cinématographique, racolées par des officines véreuses qui, sous le prétexte de tourner un bout d'essai, ont empoché le plus clair de leurs économies, sont venues encore grossir le nombre de ces malheureuses, les laissant à la merci de rabatteurs spécialisés, fournisseurs d'entraîneuses pour boîtes de nuit, ou de modèles pour photographies grivoises.

— C'est curieux, fit Aline, tu vois cet artiste qui vient de passer devant notre table. Il cherche sans doute un modèle. Il est d'une politesse exagérée,

**Précieuses auxiliaires de l'Art, les modèles sont souvent l'objet de curieux racolages. De faux peintres, de faux sculpteurs rôdent autour d'elles...**

payant très bien, et cependant il finit par faire peur on ne sait pourquoi ! Il n'a pourtant pas l'air méchant.

Depuis plus de deux ans, je connaissais l'homme désigné par Aline. On l'apercevait toujours tenant sous un bras, rouleaux de papier, pinceaux neufs ou tout autre objet laissant supposer qu'il ne s'occupait que de peinture. Il choisissait ses modèles parmi les blondes minces qu'il convoquait toujours séparément dans son atelier, très bien installé, mais chose étrange, on ne remarquait aucune ébauche, ni aucune œuvre terminée. Des gâteaux, du porto se trouvaient sur une table à la disposition du modèle.

— Ne vous occupez pas de moi, mademoiselle, disait-il, lorsque celle-ci était déshabillée. Allez et venez dans la pièce, prenez un peu de porto, c'est dans vos gestes naturels que je choisirai la pose pour cette séance.

Lorsqu'il avait jugé le manège suffisant, il plaçait son modèle sur le divan, le visage tourné contre le mur, comme s'il allait esquisser le dos. Alors seulement il ouvrait un placard et sortait son chevalet tout préparé.

Pendant la séance, le modèle ne pouvait l'apercevoir et supposait qu'il travaillait auprès de sa toile. De temps à autre, il s'approchait, pour déplacer soit un bras ou une jambe et, fait curieux, prenait des mesures avec un compas cintré en acier, en usage pour la sculpture. La séance terminée, il rangeait son chevalet dans le fameux placard, avant de libérer son modèle, qui jamais n'apercevait l'œuvre à laquelle elle collaborait.

— Oh ! si tu savais la sensation que cela me produisait, me dit Aline, chaque fois qu'il posait ce compas sur mon corps ; j'avais hâte que la séance soit finie. Jamais il ne disait une parole pendant la pose, et j'ignore ce qu'il étudiait.

Hélas ! la blonde Aline aura sans doute encore plus de crainte après avoir lu cet article, lorsqu'elle apprendra que ce personnage est un inoffensif malade (du moins actuellement) et que jamais il n'a tracé une ébauche pendant les séances de pose. C'est la raison pour laquelle il range si bien son chevalet.



— Tu as sans doute connu Mado, ce joli modèle, lequel il y a deux ans est parti avec Gomez, ce jeune Brésilien, planteur de café, afin de se marier dans son pays. Personne ici n'a jamais eu de ses nouvelles, cependant nous l'aimions bien, elle était si simple et si jolie.

En effet, j'ai pu donner à Aline des nouvelles de son amie, afin que cela lui serve d'exemple.

Cette jeune fille, avant d'échouer à Montparnasse, était femme de chambre avenue des Ternes. Elle avait à peine vingt ans à l'époque. C'est alors qu'elle fit la connaissance de Gomez, ce prétendu riche Bré-



que l'écran nous représente de nos jours, en cons-  
titue toute la curiosité.

Mais tous ces modèles ne réussissent pas à assu-  
rer leur avenir, pendant que leur beauté leur sourit  
encore. La vie même que ces jeunes femmes sont  
obligées de mener dans les établissements quali-  
fiés « où l'on s'amuse », active l'échéance pour celles  
qui ne peuvent plus « se défendre ». C'est alors  
qu'apparaît le rabatteur en « Porno » qui, lui, a un  
besoin urgent de renouveler son stock par trop  
démodé, car depuis plus d'un demi-siècle, avec des  
précautions que ne renierait pas un rat d'hôtel, on  
vous présente sous le prétexte de vous faire admi-  
rer une collection inédite, les poses de trois dou-  
zaines de figurants aux chaussettes cerclées, aux sou-  
liers troués, aux jarretelles en ficelle, sans oublier  
le nègre avachi, la grand'mère juvénile et le moine  
sans tonsure.

Tous ces figurants sont décédés depuis de nom-  
breuses années, les clichés seuls ont résisté, mais  
plutôt mal que bien. Voilà pourquoi ces messieurs  
ont redoublé d'activité.



En raison même de la surveillance très active  
exercée par les spécialistes de la brigade mondaine,  
ce genre de prise de vue est très difficile dans Paris  
et sa banlieue. C'est pourquoi, il y a quelques  
années, un de ces trafiquants (appelons-le Ladouce),  
avait loué une villa à 70 kilomètres de Paris pour  
effectuer ses tirages et ses travaux de laboratoire.  
Sa femme, sous-maitresse dans une maison close, lui  
envoyait comme figurantes des anciennes pension-  
naires un peu trop marquées pour attirer encore la  
clientèle. Elles étaient consentantes, et cela, entre  
nous, ne le changeait pas beaucoup de leurs  
anciennes occupations. Mais au bout de quelques  
semaines, Ladouce trouva ses modèles inutilisables.

— Ces gens-là, disait-il, posent sans conviction,  
c'est d'une tristesse !  
C'est alors qu'il racola parmi des modèles dont  
la misère ne pouvait même plus se dissimuler.  
— Tenez, disait-il, j'ai besoin de modèles pour  
poses champêtres, venez passer huit jours dans ma  
villa avec votre petit ami, tous les frais payés, je  
vous prendrai en voiture ce soir...  
Naturellement le lendemain, après le repas  
copieux, on posait quelques sujets plastiques. Mais  
les sept autres jours, l'alcool aidant, et Mme Ladouce



Parmi les jolies filles qui servent de  
modèles aux artistes, certaines réus-  
sissent à assurer leur avenir en se  
faisant engager par le cinéma, mais  
combien d'autres sont guettées par  
des rabatteurs pour des besognes qui  
n'ont rien à voir avec la plastique.

silien auquel la légende attribuait bien à tort, de  
superbes plantations de café.

Gomez comprit tout de suite le parti qu'il pour-  
rait tirer d'une beauté semblable. Ce fut un mois de  
vie facile et sans nuage. Finalement, au cours d'une  
excursion en barque près de la frontière espagnole  
le couple, clandestinement, débarqua de l'autre côté,  
et se rendit à Barcelone où Gomez se révéla aussitôt  
ce qu'il n'avait jamais cessé d'être, un souteneur.

— Maintenant petite, lui dit-il, je pense que tu as  
compris, tu m'as coûté assez d'argent jusqu'ici, il  
s'agit de le regagner afin de poursuivre plus loin  
notre voyage. Je te présente la femme d'un de mes  
amis qui va te conduire sur le lieu de tes nouvelles  
occupations.

Mado était une honnête fille. Elle voulut résister  
mais fut aussitôt enfermée dans une chambre de  
l'hôtel de la bande, où toute la nuit les amis de  
Gomez se relayèrent pour bien lui faire comprendre  
ce que l'on attendait d'elle. Afin de fuir, Mado fei-  
gnit d'accepter son sort, et un soir elle s'échappa  
dans Barcelone, demandant au premier passant venu  
l'adresse du consulat français. Le malheur voulut  
qu'elle tombât juste sur un affilié de la bande qui,  
sous le prétexte de la conduire, ramena la fugitive  
à son point de départ.

C'est la guerre d'Espagne qui mit fin à son cal-  
vaire. Alors qu'elle se trouvait dans un hôpital de  
Barcelone, ce sont les infirmiers eux-mêmes qui  
se sont cotisés pour son rapatriement.

Quant à Gomez, il faut reconnaître que les mili-  
ciens ont bien fait les choses. Son enrôlement dans  
l'armée, son instruction militaire ainsi que sa mort,  
n'ont pas demandé plus de quarante-huit heures.  
C'était encore de trop pour un si triste personnage.

— Mais qu'est devenue Mado dans tout cela ? fit  
Aline, songeuse.

— Il était sans doute écrit qu'elle ne recouvrerait  
jamais sa liberté ! Elle est décédée dernièrement  
dans un asile d'aliénés.



Il serait injuste de prétendre que la photographie  
artistique n'a pas offert un débouché honnête à  
beaucoup de modèles sans emploi. Les superbes pré-  
sentations des magazines spécialisés sur le plein air,  
les sports, le camping, le nudisme, le théâtre, la  
mode, la publicité et tout ce qui concerne l'élégance  
de la vie parisienne, en sont une preuve éclatante.

Ces publications sont du reste sévèrement contrô-  
lées par les services de la préfecture de police, où  
le moindre document à tendance pornographique  
donnerait lieu à des poursuites judiciaires.

M. Maurice H... me montrait dernièrement une  
collection de photographies plastiques, dont les mo-  
dèles ont été par la suite, ou sont actuellement, des  
vedettes du cinéma. Les poses et les coiffures de ces  
artistes à l'époque du tirage, comparées avec celles

donnant l'exemple avec une amie, le déclin n'arrê-  
tait plus pour le nu intégral et les poses commer-  
ciales. Ce fut l'époque d'une autre belle série, jus-  
qu'au jour où Ladouce quitta sa chambre noire pour  
une cellule de la prison de la Santé.

Il y a aussi les imprudents, lesquels un soir de  
bombe, et dans des circonstances que je n'ai pas à  
juger, ont cru à la loyauté d'un ami de rencontre.  
« Pour s'amuser » on a pris un cliché, avec naturel-  
lement la fameuse parole d'honneur de briser la  
plaque, après le tirage d'une épreuve.

M. Célestin excellait dans ce genre de travail, et il  
opérait chez lui, invitant de jeunes couples. Sa  
maîtresse faisait le rôle d'entraîneuse et commen-  
çait la première à se dévêtir. C'est à ce personnage  
que je dois d'avoir fait la connaissance, il y a plu-  
sieurs années, d'un couple d'artistes que beaucoup  
de Parisiens ont continué encore longtemps à  
applaudir sur les scènes de la capitale. Je revols  
encore dans mon bureau ces pauvres gens, complé-  
tement désespérés.

— Je vous remercie, monsieur, de bien vouloir  
vous occuper de nous, mais nous avons réfléchi et  
nous avons décidé de disparaître tous les deux. Vous  
comprenez, ce serait la honte perpétuelle, la crainte  
de voir surgir chaque soir cette funeste photo. Pen-  
sez donc, à l'époque où la « chose » s'est passée,  
nous n'avions pas vingt ans, nous vivions au  
sixième étage près du Palais-Royal, dans le même  
immeuble que ce Célestin, qui nous faisait quelque-  
fois travailler pour cartes postales anniversaires.  
Nous étions devenus des amis. Un soir, après un  
dîner... Cela devait rester entre nous une rigolade...  
Et brusquement nous avons reçu un exemplaire de  
cette photo nous avisant qu'elle serait mise clan-  
destinement en vente au promenoir de tous les éta-  
blissements où nous serions en tournée.

Je me souviens encore de l'air épouvanté de ce  
couple sympathique, lorsque je lui demandai de me  
présenter une de ces photographies.

— Ah ! ça, monsieur, jamais, vous m'entendez  
bien, jamais, me répondirent-ils avec un ensemble  
parfait.

— Alors vous préférez sans doute que j'en achète  
une ?

Je revois encore leurs regards de chiens mouillés,  
braqués sur moi pendant que j'examinais ce cliché,  
heureusement bien mauvais.

— Mais, mes pauvres amis, ce n'est pas vous qui  
êtes représentés sur ce cliché ! C'est votre terreur,  
et votre façon d'agir qui authentifie ces photos. Per-  
sonne autre que vous n'est susceptible de vous recon-  
naître. En plus, elles ne sont même pas assez drôles  
pour être conservées. Retournez vivement à votre  
théâtre, et si on vous en parle, faites ceux qui ne







comprennent absolument rien à cette histoire. Rappelez-vous qu'à l'époque de la « chose » comme vous dites, vous aviez vingt ans...

A l'époque de ces faits, ils frisaient la cinquantaine. Sur la promesse que je leur ai faite, de me trouver pendant leur numéro, au promenoir du théâtre, les quelques soirs qui suivirent, ils ont continué sans crainte leur carrière d'artistes et maintenant qu'ils sont devenus mes amis, je peux bien leur dire que je ne suis pas allé au promenoir.



Malheureusement, ces sortes d'affaires ne se terminent pas toujours d'une façon aussi satisfaisante, et je vais vous relater pour finir, un des souvenirs les plus pénibles de ma carrière.

J'ai vu mourir un modèle, et quel modèle ! cette jeune femme, recherchée il y a quelques années par les artistes sérieux pour sa grande beauté et sa régularité dans l'exécution de ses contrats de poses. Elle avait, dans un moment de détresse et avant son arrivée à Paris, figuré sur quelques clichés de luxe établis dans les mêmes circonstances.

Très intelligente, cultivée, elle n'avait pas tardé à devenir la maîtresse d'un riche étranger dont elle partageait l'appartement près du bois de Boulogne. Parmi le personnel se trouvait un valet de chambre, Ricardo. (Je m'excuse auprès de tous les honnêtes gens qui portent ce nom.)

Par quel hasard ce Ricardo avait-il eu entre les mains cinq de ces photos représentant sa patronne, dans les conditions précitées, nul ne l'a jamais su. Mais ce qui est certain, c'est qu'à dater de cette époque, tout le rêve de la jeune femme devait s'effondrer d'autant plus rapidement qu'un mariage allait régulariser sa situation avec son ami.

— Madame, lui dit un jour Ricardo, je vais être obligé de quitter le service pour des raisons de santé. Seulement, j'ai un besoin urgent d'une somme de 60.000 francs pour l'achat d'une ferme en Dordogne. Je donnerai en échange à Madame une collection de cinquante pochettes de soie dont voici l'échantillon.

Il déposa alors sur le guéridon une des pochettes dans laquelle, par un procédé spécial, les cinq poses de sa future patronne étaient reproduites aux quatre coins et au centre.

La jeune femme ne fit aucune réponse. Depuis que cet ignoble chantage devait durer, elle n'en avait sans doute plus la force. Comme toutes, elle n'avait pas pris la précaution d'alerter dès le début M. le Procureur de la République, ou la police judiciaire, qui auraient mis rapidement fin au chantage avec une rigoureuse discrétion.

Au matin, on la trouvait râlante, dans sa chambre. Elle avait absorbé une dose massive d'un somnifère connu, dans l'intention bien déterminée de ne plus se réveiller.

Pendant plus de dix heures, j'ai assisté à son agonie. Je ne vous ai pas aperçu, Ricardo. Vous aviez sans doute peur que les soins qui lui furent prodigués parviennent à la sauver, et surtout à la réveiller. Vous avez dû respirer, lorsque vous avez appris que tout était fini, et que vous ne pouviez être inquiet.

Ricardo, je possède, moi, la pochette, qui la veille constituait votre ultimatum. Vous n'avez jamais eu cette fameuse ferme en Dordogne, et vous avez dû constater que depuis cette date, la « fatalité » s'est abattue durement et régulièrement sur vous. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi ?

Allons, peut-être qu'un jour, je vous conterai comment j'ai châtouillé « la fatalité ».

René J. PIGUET.

On ne saurait trop mettre en garde les jolies filles qui offrent leur beauté contre les trafiquants de toute sorte. Combien de plaintes sont parvenues à ce sujet aux services de la brigade mondaine !



## SPÉCIALITÉ D'ACCORDÉONS

Violons, Mandolines, Banjos, Jazz et tous les instruments de Musique. Prix intéressants. Catalogue gratis. - "BÉNA".

100, Rue Malpala, Rouen (Seine Inférieure)



Pierre BASSAC  
**PRÉCIS D'INITIATION**  
à la Vie Sexuelle  
Un vol. 100 domielle en  
paquet clos contre remb.  
**12 F.**  
**LIBRAIRIE CRITIQUE**  
18, r. Cels, Paris-Montparnasse  
Catalogues gratuits  
Paiement timbres-poste accepté



L'INFLUENCE PERSONNELLE. Volume illustré : 20 fr.  
LES FORCES MYSTÉRIEUSES (M. Frichet) : 18 fr. - TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE, la science des vieux magiciens mise à la portée de tous (Pr Simard). Fort volume illustré : 30 fr. - MANUEL DE L'AMOUR CONJUGAL (Dr Eynon). Illustré : 14 fr. - L'ART D'AIMER (Dr Jof). Illustré : 14 fr. - AVANT, PENDANT, APRÈS (Dr Caufeynon). Illustré : 12 fr.

Chaque volume, accompagné du Catalogue général de livres rares et précieux, est expédié franco contre bon ou mt-poste adressé au COMPTOIR DU LIVRE, 18, r. du Mail, Paris-2<sup>e</sup>



**RIDES**, patte d'oie, coin du nez, de la bouche, du front, etc. ; poches des yeux, paupières fripées, points noirs, bajoues, cou fêtré, atténués en 8 j. Disparus en 1 mois. Méth. nouv. sensationnelle. Facile chez soi, en secret. Ecrivez-moi pour envoi gratuit Smar MAS, 36, r. de la Glacière, Paris

## Pourquoi garder des SEINS

Insuffisants, descendus, sans fermeté, trop gros. Alors qu'il vous est facile d'obtenir très vite, à tout âge des seins fermes, arrondis, séduisants. Rien à avaler. Expliquez-moi de suite votre cas en toute confiance et je vous ferai connaître gratuitement par lettre fermée confidentielle ma recette étonnante, sans danger, inoffensive et facile à faire soi-même en secret. (Joindre 1 fr. timbre) Mme Florène, 350, r. St-Honoré - PARIS.

## Seins

Développés, raffermis, reconstitués. Salières comblées par les

**Pilules Orientales**

Seul moyen pour la femme d'acquiescer, de conserver ou de recouvrer la

**BEAUTÉ DE LA POITRINE**

Toujours bienfaitantes pour la santé

Traitement de 2 mois, facile à suivre en secret. Flacon avec notice f<sup>o</sup> contre rembours. 21 fr. Ecrire à J. RATIE, pharm., Div. 72 BR 45, r. de l'Ecliquier, Paris (10<sup>e</sup>). Envoi discret par la poste. A BRUXELLES: Ph. Delacoe; GENEVE: Ph. des Bergues.

# POUR SAUVER LOLA

par LOUIS LATZARUS

Collection Détective. 9 fr.

## FORCE SANTÉ VIGUEUR

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



# L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne de Dr. M.A. Gard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Electrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

**C'EST GRATUIT.** Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M. A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'electrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger: Lettres fr. 1.75 Cartes 1. »

Le traité d'electrothérapie comprend 5 chapitres :

1<sup>re</sup> PARTIE :

**SYSTÈME NERVEUX.**  
Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralyties.

2<sup>me</sup> PARTIE :

**ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.**  
Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes séminales, Prostatorrhée, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3<sup>me</sup> PARTIE :

**MALADIES DE LA FEMME.**  
Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4<sup>me</sup> PARTIE :

**VOIES DIGESTIVES.**  
Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5<sup>me</sup> PARTIE :

**SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.**  
Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artériosclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.



# Tem' défends

## Les "pilons" de la Butte

**D**ÉJÀ sur la butte, me dit le barman, Napoléon et sa suite viennent de se faire régler par les Espagnols !

— Des rebelles ou des gouvernementaux ?

— Non, des musiciens, me répondit-il.

J'ai respiré, car à première vue, l'affaire prenait des proportions pour quelqu'un peu familiarisé avec toutes les bagarres dont est faite l'histoire de France. Toutefois, l'information me parut assez grave pour autoriser mon déplacement un soir sur cette charmante place du Tertre, que les commerçants riverains mettent en lotissement pendant la belle saison.

— Choisissez une table, un peu éloignée, près des troènes, m'avait-on dit, vous serez ainsi derrière les coulisses artistiques et le refuge aux « pilons ».

J'ai suivi exactement ces indications, et assis devant une table, dans l'attente du filet de sole maison et du poulet grand'mère, le garçon qui m'était destiné m'a donné très spirituellement toutes les précisions.

— Pour les artistes, il est un peu trop tôt, le début du spectacle dépend du nombre de clients dînant sur la place. Mais comme il fait un temps splendide ce soir, vous aurez sûrement un spectacle varié. Tenez, regardez le même là-bas qui se précipite à la table des clients qui viennent de s'asseoir, pour allumer la petite lampe de table, avant que le patron ne l'aperçoive. Celui-là est un débrouillard ! Aussitôt la lampe allumée, il va remettre sa boîte dans sa poche (ce qui représente la totalité de ses frais généraux) et très poliment en tendant la main, va lâcher la phrase discrète :

— Je ne suis pas payé par l'établissement, madame.

Enfin, le filet de sole maison confectionné avec de la barbe arrivait, presque au même instant que « Milo l'évadé », derrière les troènes. J'entendais déjà sa voix rauque « abimée au brutal » qui promettait, pour peu que le service d'ordre soit restreint, une soirée animée. Il avait entouré son cou d'une serviette blanche dérobée à une terrasse, ce qui à son avis, devait lui donner l'air d'un agonisant.

Ah, j'oubliais de vous dire que Milo n'est pas un évadé de la prison de Poissy, mais comme il séjourne presque continuellement dans cet établissement, il donne toujours l'impression pendant ses moments de liberté d'être un évadé.

La clientèle était arrivée. Occupé à écouter ce qui se disait derrière moi, je n'avais pas remarqué qu'un chanteur avait déjà pris place au milieu des lotissements. Il est vrai que ce dernier ne chantait pas lui-même pour le moment avait réuni quelques enfants du voisinage auxquels il faisait pousser des « ah » et des « oh » qui à la rigueur auraient pu constituer un refrain. Puis il leur donnait à chacun

une pièce de vingt-cinq centimes et les gamins disparaissaient acheter des bonbons. Je dois dire que cela m'a paru très amusant.

— C'est la « Chapelle Sixtine », me fit le garçon. Le public est toujours sensible pour les mômes, alors vous comprenez, la quête s'en ressent. Généralement, il ne fait ce numéro-là qu'au déjeuner quand les mômes ne sont pas en classe, car....

Mon garçon n'a pas continué. Le chef des chœurs de la « Chapelle Sixtine » me présentait l'assiette déjà garnie de pièces de monnaie.

— Pour les artistes, monsieur.

Il y a une règle bien compréhensible, sur la butte. C'est de ne pas lancer un autre artiste en piste avant que la quête précédente ne soit terminée. Mais il était sans doute écrit que, ce soir-là, je serais gâté car presque aussitôt un acrobate prit la place. Il poussa quelques cris pour annoncer sans doute que l'on allait voir ce qu'on allait voir. Après un certain nombre de contorsions et d'équilibres faisant surtout valoir les chaussettes en forme entonnoir, et le système pileux des jambes de l'artiste, ce dernier allait terminer son numéro lorsqu'il aperçut Milo. Oui, Milo l'évadé, lequel n'avait pas perdu le nord. Profitant que cet acrobate travaillait presque toujours la tête en bas, il avait dès le début saisi une assiette et pratiqué une « méchante quête » laissant supposer qu'il était son partenaire.

— Allons, messieurs et mesdames, disait-il en regardant fixement le menu servi dans les plats, il faut bien qu'on mange !

Milo l'évadé empocha le produit de la quête sans plus s'occuper de l'acrobate, et se dirigea vers le bar voisin, mais il fut happé près de la fontaine par un agent.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

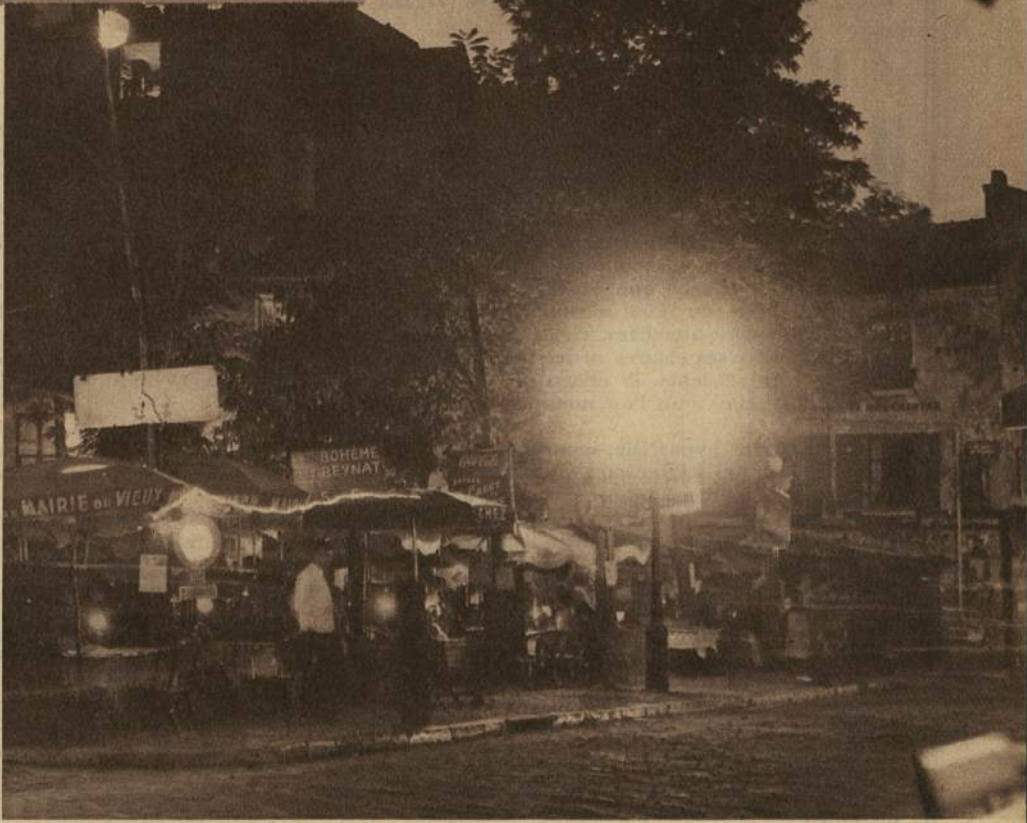
— Moi, monsieur l'agent, je viens boire à la fontaine. Elle est à tout le monde cette fontaine. Et il fit le geste de se pencher pour boire au robinet.

Heureusement l'agent ne poussa pas la cruauté d'attendre qu'il ait absorbé ce liquide. Ce qu'il se garda bien de faire. Il entra alors dans le bar pour effectuer sa comptée pendant que derrière moi l'acrobate exposait ses malheurs aux Espagnols qui venaient d'arriver.

— Nous allons régler cela tout à l'heure, fit l'un d'eux qui accordait son instrument.

— Oh ! ne te presse pas, fit l'acrobate, voilà « Voix libre », la chanteuse qui s'apporte. Elle passera avant vous celle-là, vous ne l'avez pas encore réglée, hein !

Je m'excuse auprès des lecteurs, mais, je n'ai pas entendu la fameuse « Voix libre », car elle se trouvait un peu éloignée de mon lotissement et le vent devait m'être contraire. Je crois qu'il était question de sable chaud, d'un bateau foutu, et d'un mauvais gar-



çon du nom de J. Palmer, mais je n'en suis pas très sûr, et je n'ai pas osé le demander lorsque la charmante artiste m'a présenté l'assiette.

Du reste, derrière moi, dans la coulisse, la conversation prenait un ton élevé. Il s'agissait de « Caruso » qui avait dernièrement dérouillé à zéro, au point que la police avait dû être alertée parce qu'il était resté illégalement en piste, bonimentant à toutes les tables, causant un préjudice à la collectivité.

— On finira par être tricard dans ce coin-là, fit un « Pilon ».



Enfin, j'allais avoir un artiste à moi, ou presque. Je n'en tire du reste aucune vanité, cette circonstance étant due à l'emplacement où je me trouvais et qui donnait plus de facilité à l'artiste lequel en « bis » (je n'ai jamais pu bénéficier des premières) et pour remercier l'honorable assistance, allait à n'en pas douter opérer des transformations à l'aide d'un rond de feutre qu'il portait sur le bras comme une couronne mortuaire. Après avoir claqué des mains pour attirer l'attention des dîneurs déjà largement épuisée, il commença sa série.

J'ai vu défler devant moi, le garçon de recette, le curé de campagne, l'auvergnat, le rabbin, le polytechnicien qui ressemblait comme un frère au garçon de recette. Mais comme dans l'intervalle, un nouveau couple assis près de moi avait commandé un vermicelle bien chaud, cela avait retardé la cadence des transformations

## ADMINISTRATION — RÉDACTION ABONNEMENTS

3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI<sup>e</sup>)

Directeur-Rédacteur en Chef : MARIUS LARIQUE

TELEPHONE : LITRE 46-17  
ADRESSE TELEGRAPHIQUE : DETEC-PARIS  
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

6 mois 12 mois  
France et Colonies ..... 41 » 77 »  
Etranger, Union postale ..... 54 » 89 »  
Etranger, Autres pays ..... 64 » 119 »

Les règlements de compte et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

et ce détail étant passé inaperçu, la série continuait.

Vous pensez bien que j'attendais l'apothéose, le chapeau de Napoléon, mon rêve d'enfance ! Si vous saviez combien j'ai coupé de feutres à ma mère pour essayer cette transformation ! Enfin, le moment arriva. Je vis l'artiste relever le col de son veston, le boutonner, essayer de faire dépasser une mèche de ses cheveux sous le fameux chapeau, tout cela le dos tourné au public pour lui ménager la grande surprise. Je tremblais ; enfin tout étant en ordre, mon artiste, car je puis bien dire mon artiste, plaça une main dans l'ouverture de son veston et l'autre derrière le dos, dans la pose célèbre, puis d'un bond se retourna en criant :

— Napoléon !... soldats « Au Drapeau », tra la la la...

Alors j'ose à peine vous décrire la suite par trop rapide. Comment fit-il son compte ? Est-ce faute de place par suite des deux nouveaux arrivants ? Napoléon se mit à reculer, tout en sonnant au drapeau tant et si bien que la main qu'il tenait derrière le dos plongea dans le « vermicelle pour deux » que le garçon venait d'apporter bouillant.

— Oh ! M... s'écria Napoléon, quel est le salaud qui...

— Dis donc, ce n'est pas bientôt fini, nous allons te sortir, il faut que tout le monde travaille, lancèrent les partenaires, attendant derrière les troènes.

C'était fini, Napoléon était vaincu. Je l'ai rencontré quelques instants après. Il avait la main bandée de blanc reposant dans l'ouverture de son veston comme l'Empereur, mais cette fois ce n'était pas pour faire une imitation.

L'ARGUS DE LA PEGRE.

# BYRRH

L'apéritif  
des familles

NATUREL  
TONIQUE  
SAIN

Triomphe  
des  
Vins Généreux



# NOTRIE VOIX

## PITIÉ POUR LES MÈRES

**U**NE de nos chroniques, parue il y a quelques semaines sur les enfants adultérins, nous a valu un si volumineux et si émouvant courrier que nous tenons à mettre au point cette question, résumée en des termes nécessairement brefs, dans notre précédente étude.

Innombrables, en effet, sont les malheureuses mères que l'amour a unies dans une étreinte souvent éphémère, à un homme marié et qui, chargées du « fruit de la faute », comme dit l'Écriture, sont condamnées à ne pouvoir donner à leur enfant les droits que confère la loi à l'être naissant.

Impossibilité de faire reconnaître par la justice la paternité et toutes les obligations qui y sont attachées, vie en marge de la société (de cette société qui enseigne cependant dans ses chaires officielles, dans les congrès académiques et autres assemblées de bien-pensants, la nécessité nationale de la repopulation), humiliation, discrédit pour celles que l'on nomme, avec plus de mépris que de pitié, « les filles-mères ».

Contre cette hypocrisie, contre ce mépris qui nous dégoûte, nous voulons lutter et rendre à toutes les femmes qui ont eu la vertu de conserver et d'élever leur enfant, la dignité et le respect qui leur sont dus.

Nous avons expliqué que le Code civil interdisait la recherche de la paternité, dans le cas d'enfants adultérins et qu'il n'admettait pour ces innocentes victimes que le droit d'obtenir des aliments. Autant dire que le législateur — qui légiféra il y a cent trente-quatre ans — a bien voulu reconnaître que l'enfant adultérin avait le droit de ne pas mourir de faim.

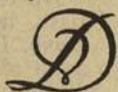
Mais cette obligation alimentaire a été interprétée par les tribunaux d'une façon si étroite, qu'en pratique, neuf fois sur dix, elle n'est pas admise. En effet, une jurisprudence constante déclare que le droit aux aliments ne peut faire échec à l'interdiction absolue et d'ordre public de consacrer une filiation adultérine ; ce qui revient à annuler ce qui a été édicté.

Il faudrait donc balayer cette interprétation étriquée des juristes et promulguer un texte précis, général, qui donnerait, sans exception ni réserves, le droit, pour une mère, de réclamer à l'homme marié qui lui a fait un enfant, une pension alimentaire.

Tel est le vœu que nous formulons ; nous nous attacherons à le répandre à travers l'opinion publique, parce que le scandale de l'injustice qui pèse sur les malheureuses « filles-mères » nous révolte.

Mais nous devons ajouter que, si les tribunaux n'accordent que rarement une pension alimentaire dans les procès de ce genre, par contre, ils admettent que l'engagement pris par un homme marié, au moment où il sait que sa maîtresse va accoucher, de subvenir aux besoins de l'enfant, constitue une véritable « obligation naturelle » et qui l'engage juridiquement.

C'est un point que l'on ignore souvent et qui mérite d'être su.



## COURRIER JURIDIQUE

**Micheline 17.** — L'acte de brutalité dont vous avez été la victime de la part de votre ancien amant est abominable. Enceinte de ses œuvres, il vous a poussée dans un escalier, espérant que votre chute provoquerait un avortement et le débarrasserait de ce qui le préoccupe.

Nous ne pouvons que vous conseiller vivement de porter plainte. Vous nous écrivez que vous avez des témoins : nous voulons espérer qu'ils diront ce qu'ils ont vu.

D'autre part, ne possédez-vous pas de lettres de cet individu, qui prouveraient vos relations avec lui ? Ce serait là un point important pour l'instruction de l'affaire.

**Marcel 414.** — 1° Un maire qui consent à marier une pupille de l'Assistance publique avec un réformé pour idiotie, peut-il être rendu responsable devant la loi ?

Telle est la question que vous nous posez et à laquelle nous répondons par la négative. Un maire n'est pas garant de l'état mental des personnes qui viennent s'unir devant lui, pas plus qu'il n'est garant du bonheur de l'union conjugale.

Ce serait une charge trop lourde pour les édiles, et l'on ne trouverait plus de candidat aux charges municipales, si la loi conduisait à une pareille garantie.

Si les formalités légales de publication et autres, prescrites pour la célébration du mariage, ont été remplies, le maire ne peut se refuser à célébrer l'union, et là se borne son rôle.

2° Un failli n'est pas éligible, mais il y a eu, en ces dernières années, de multiples lois d'amnistie qui ont englobé, dans leur champ d'application, la faillite. Il faudrait connaître la date à laquelle cette faillite a été prononcée.

**Mlle G., Saint-Etienne.** — Quels que soient les mobiles auxquels a obéi votre fiancé, il a eu tort de venir en France dans des conditions irrégulières. Et les mesures administratives prises actuellement par le gouvernement français pour épurer le pays de tout le flot d'étrangers plus ou moins suspects (et plutôt plus que moins) qui l'a envahi, ne sont pas faites pour faciliter la solution de votre cas. Nous lui conseillons de se rendre au consulat de Belgique et d'exposer franchement sa situation.

**P. Cury, 13.860.** — Adressez-vous au commissariat de police de votre arrondissement, de façon à être tout à fait en règle.



**A Los Angeles, Charles Mc Donald abattit Anika Kreuzer que l'on voit ici luttant contre la mort. Drame...**



**...singulier : le criminel assure qu'une autre femme l'avait supplanté dans le cœur de son épouse.**

# LA JUSTICE

## USAGES MONDAINS

**U**N « judas » ! Vous connaissez bien, cette minuscule et grillagée fenêtre pratiquée dans la porte de nos appartements parisiens. Par cette ouverture s'exerce la reconnaissance du visiteur, aussi la petite surveillance de voisin à voisin. Il est irritant, je le sais bien, de subir cette menue servitude. Parfois cependant, l'on en retire des avantages.

« Sans en chercher la preuve, dans mon histoire, je la trouve », histoire judiciaire naturellement, un audacieux cambrioleur ayant été trahi par un « judas ».

Cet homme aux belles manières, à l'élégance raffinée, s'isole de son mieux, en cette audience, de ses gardes dont il feint d'ignorer la présence.

Aux questions du président, il répond avec la plus parfaite courtoisie. « Il est innocent, victime d'une méprise, d'une méprise bien regrettable. A tort, on l'accuse.

« Et dire que pour cela, il est sous les verrous depuis un mois. Oh ! il ne suspecte la bonne foi de personne ; il n'incrimine ni la police, ni les témoins, ni a priori, la justice ! Néanmoins, grands Dieux, de quelle erreur judiciaire il est la malchanceuse victime ! »

Et, d'une voix sourde, comme pour limiter le scandale, il se lamente. Cet homme à l'honneur si chatouillé, qui n'a rien perdu de sa superbe, s'appelle simplement M. Plumet.

**Le président (au prévenu).** — Vous prétendez être innocent de la tentative de cambriolage que vous reproche l'accusation. Nous allons examiner les charges (à l'huissier). Appelez le témoin, Mme Delors !

Il suffit de voir Mme Delors pour deviner, vu son imposant embonpoint, que les sorties doivent être, pour elle, la pire des calamités. Elle vit donc, si je peux dire, en vase clos, c'est-à-dire *at home*. Elle a des loisirs qui lui permettent d'épier, au travers du judas de sa porte, les allées et venues des locataires, particulièrement de ses voisins de palier, les époux Berquin, de paisibles rentiers.

**Mme Delors (d'une voix pleine d'émotion).** — Le 8 juillet, dans l'après-midi, j'ai entendu sonner chez les Berquin. J'ai aussitôt mis l'œil à mon judas.

**Le président (souriant).** — Par curiosité ! (rires).

**Mme Delors.** — Oh, mon président, ne me faites pas perdre le fil ! (rires). J'ai donc vu ce monsieur, très bien vêtu, mettre ses gants.

**Le président.** — Et ensuite ?

**Mme Delors.** — Ensuite, il a sorti de sa poche des clefs, des clefs, encore des clefs. Une à une, il les essayait dans la serrure.

**Le président.** — Il a enfin réussi à ouvrir.

**Mme Delors.** — Oui. Alors j'ai pensé que tout cela n'était pas très catholique et, au téléphone, j'ai averti Police-secours qui a arrêté le malfaiteur.

Tandis que le témoin dépose, j'observe l'honorable M. Plumet. Il sourit d'un air désabusé semblant dire : « Plaiguez-la, Seigneur ; elle ne sait pas ce qu'elle dit ! »

**Le président (au prévenu).** — Vous avez entendu la déposition du témoin, qu'avez-vous à dire ?

**Le prévenu.** — J'ai mis des gants. Est-ce un crime ? Allant en visite, vous en auriez fait autant, messieurs les juges ! (rires).

**Le président.** — Voyons ! Voyons ! Vous savez bien que vos gants étaient simplement destinés à voiler les empreintes digitales que vous auriez pu laisser dans l'appartement Berquin.

Ce n'était pas de la politesse, mais de la prudence professionnelle, car vous êtes bien un professionnel du cambriolage.

**Le prévenu.** — J'ai toujours été soigné de ma personne et respectueux des usages mondains. Le code de la politesse prescrit l'usage des gants lorsque...

**Le président (interrompant).** — Hélas, ici, c'est le code pénal qui s'applique. Vous allez en avoir la preuve (rires).

Je pars sans écouter la sentence, sachant bien le sort qui attend le prévenu car, s'il a fourni une explication élégante de ses gants, restent les fausses clefs dont l'urbanité ne prescrit pas, que je sache, le port.

## L'amour

**I**l y avait jeudi, à la XI<sup>e</sup> chambre, un public inaccoutumé. Et une sorte de tassement attentif, de cous tendus quand vint l'affaire dont je veux vous entretenir.

Dans le box des accusés, côte à côte, deux amis, Terrier et Guibon, tous deux garçons bouchers. Le premiers nommé, avec sa tête rougeaude, ses larges épaules et son cou que l'indignation, tout à l'heure, gonflera, était fait pour être boucher.

Guibon, lui, sans couleurs, fluet, un peu voûté, eût mieux figuré quelque saute-ruisseau parisien, frère du légendaire gavoche.

Pourtant, il était, lui aussi, voué au tablier blanc et au pacifique « fusil ». La nature a de ces contrastes.

Terrier, très à l'aise, étale ses pectoraux. Guibon, un peu plus voûté, encore, semble cacher son trouble.

L'affaire ? Oh ! elle ne prendra de pittoresque que grâce aux personnages qu'elle met en action. Voilà : Terrier et Guibon avaient pour amies deux blanchisseuses. L'une — celle de Terrier — était solidement charpentée, comme lui. L'autre — celle de Guibon — était aussi frêle, aussi menue que le frère et menu garçon boucher. Mystère des affinités...

Guibon logeait à l'hôtel, l'hôtel des Deux-Frères... A quoi deux garçons bouchers de vingt ans et deux blanchisseuses peuvent-ils occuper leurs loisirs ? Aux jeux de l'amour. Et nul ne les blâmera. Mais, conscient des difficultés de l'heure, Guibon pensait, en économiste distingué, qu'une chambre coûterait moins cher que deux. Ce qui revient à dire qu'il accueillait chez lui non seulement sa propre conquête, ce qui est bien naturel, mais encore le couple ami. Mille hôtels, chaque jour, dans Paris, offrent aux impécunieux le moyen facile de goûter aux joies de la chair.

Tout se fût bien passé, et sans que la justice ait à en connaître, si les transports amoureux s'étaient déroulés avec la discrétion qui convient. Chacun sait que les hôtels, avec leurs minces cloisons, même quand quelque trou habilement pratiqué ne permet pas de suivre les ébats amoureux, laissent passer assez de sons, de soupirs, de cris étouffés pour qu'un esprit imaginaire retrace exactement la scène.



# DES HOMMIES

## RÉCONCILIÉS

**N**IL n'a le droit de se faire justice. Tel est le principe, parfois, cependant, enfreint par des gens pressés qui, sans autre forme de procès, rendent œil pour œil, dent pour dent.

Cette précipitation met souvent les juges en face de cas si particuliers que toute leur virtuosité est nécessaire pour peser, au milligramme, les torts. L'affaire Ahmed et Belkacem me paraît être le prototype du petit procès de ce genre.

Ces deux Nord-Africains, depuis plusieurs années à Paris, travaillent tous deux aux Halles. Ce sont robustes

gaillards, tout en muscles, aux cheveux également frisés, aux mêmes visages basanés. L'on dirait des frères jumeaux. Ils l'étaient hier, mais, sur leur amitié, un nuage est passé, ainsi que l'explique à ses assesseurs le président de la 11<sup>e</sup> chambre correctionnelle.

**LE PRÉSIDENT.** — Pour des motifs incertains et sans doute futiles, vous, Ahmed, avez, en mai dernier, légèrement blessé au bras, d'un coup de couteau Laguiole, votre ami Belkacem. Le tribunal vous a infligé, à cette occasion, la peine de huit jours de prison.

**AHMED.** — J'étais innocent. C'est Belkacem qui s'était jeté sur le couteau. (Rires.)

**LE PRÉSIDENT.** — Ne revenons pas sur une affaire jugée. Quoi qu'il en soit, estimant que tous les torts revenaient à votre ami et qu'il vous avait fait condamner sans que vous le méritiez, vous avez résolu de vous venger.

**AHMED.** — J'étais sorti le matin de la Santé. Le soir, j'ai trouvé, au bistrot Belkacem. J'y ai dit : « Tu offres à boire ? » Il a répondu : « Je paye à boire aux copains, mais pas à un c... » (Hilarité.)

Et, tout de go, Ahmed lâche un mot évoquant des mirages de sexualité bien hors de propos en la circonstance.

**LE PRÉSIDENT.** — Une mêlée générale s'en est suivie. Vous vous êtes battus. Les habitués du café ont eu du mal à vous séparer.

**AHMED.** — Sans « les hirondelles » on se battrait encore ! (Rires.)

**LE PRÉSIDENT.** — Les hirondelles ?  
**AHMED.** — Oui ! les agents cyclistes qui nous ont amenés au commissariat.

**LE PRÉSIDENT (à Ahmed).** — Qui a frappé le premier ?

**AHMED.** — Belkacem !

**LE PRÉSIDENT (à Belkacem).** — C'est vous qui avez frappé le premier ?

**BELKACEM (designant Ahmed).** — Non ! c'est lui. (Rires.)

Le gérant du bistrot dépose ensuite comme témoin. Il est obèse, chauve et bon enfant.

**LE GÉRANT.** — Quand j'ai vu qu'ils en venaient aux mains, je leur ai dit : « Allons, vous n'allez pas vous battre ! » Mais ils frappaient comme des sourds. Alors, j'ai compris qu'Ahmed devait être ivre.

**LE PRÉSIDENT.** — Et Belkacem ?

**LE GÉRANT.** — Belkacem aussi. (Rires.) Car ces deux hommes s'aiment comme des frères. Ils vivent dans la même chambre, l'un travaillant le jour et l'autre la nuit, le lit est toujours occupé. (Rires.) Ils sont nés dans le même souk.

**LE PRÉSIDENT (aux prévenus).** — Vous êtes réconciliés ?

**AHMED.** — Maintenant qu'on s'est bien battu, on est z'amis. (Rires.)

**BELKACEM (en écho).** — Oui, bons z'amis.

Pour bien démontrer que c'est sans rancune, les deux hommes se tapent dans la main comme maquignons concluant marché en foire.

Cette preuve péremptoire est si édifiante que le tribunal, gagné à l'indulgence, inflige, dans un souci d'égalité, vingt-cinq francs d'amende seulement aux deux antagonistes, qui saluent militairement et se retirent avec dignité.

## Cette sacrée vérité... par François Mordant



**LUNDI.** — Il ne faisait pas bon, ces jours-ci, traverser à bicyclette les rues de Vanves si l'on n'était pas en règle avec le fisc. Un inspecteur de police, d'un geste impérieux, arrêta les chevaliers de la pédale, à condition toutefois qu'ils fussent d'un âge très tendre :

— Votre plaque ?

— Excusez-moi, M. l'inspecteur, je n'en ai pas.

Autant implorer les pierres de la route. L'inspecteur montra sa carte, tira de sa poche une paire de menottes, liait les mains du délinquant, et l'emmena.

Au fait, il ne l'emmena pas loin. Après quelques pas, il le relâcha. Mais la leçon suffisait. A cette mansuétude, on reconnut bien vite un faux policier. C'était un gamin de dix-neuf ans, Ulysse Menault, qui s'amusait. Il sera poursuivi. Moi, je l'aurais nommé flic tout de suite.

**MARDI.** — René Mérand aimait le vin. Quand on est du pays du muscadet, cela se conçoit. Il n'y avait pas, de Nantes à Mortagne, plus digne vinnassier. Sa femme se lamentait :

— Encore saoul ! Si c'est pas malheureux !

— J' suis pas saoul, ma Nini. A preuve, c'est que j'ai cor soif. Donne-moi à boire !

— Va-t'en boire dans le puits, cochon !

— J'irai, si tu paies un litre.

Cette idée de défier un soulard ! Elle l'eut : il y alla. Mais, à coups de pierres, elle l'empêcha de remonter.

— Tiens ! J'te ferai passer le goût du vin !

Elle le lui fit si bien passer qu'il trépassa, noyé et lapidé. Et, touchante alliance née d'une fortuite rencontre, les deux Vérités, celle qui est dans le puits et celle qui est dans le vin, pleurent maintenant la mort du pauvre ivrogne.



**MERCREDI.** — Célestin Anguille, ouvrier agricole à Campagne près de Mont-de-Marsan, s'était battu avec son patron :

— C'est comme ça, dit-il. Je vais me tuer !

Il courut au jardin et se pendit à la grosse branche d'un poirier. Naturellement, on le dépendit. Mais lui, furieux, au lieu de remercier ses sauveteurs, leur tomba dessus à grands coups de pied et de poing. Puis il alla se coucher, en jurant bien qu'on ne l'empêcherait pas de mourir.

Le lendemain, au même arbre, le corps d'Anguille se balançait au milieu des beaux fruits juteux. De nouveau, on le dépendit. Il était temps ! Ce n'est qu'à grande peine qu'on parvint à le ranimer. Aussitôt qu'il ouvrit les yeux :

— Ma corde ! cria-t-il, je veux me pendre encore !

Comme dans la chanson du pendu, il n'était pas content. On l'a conduit à l'asile le plus proche. Je comprends ça.



**JEUDI.** — Le parquet de Metz s'est rendu à Pange où, gravement, MM. les magistrats examinèrent la voie. Des morceaux de mâchefer, instruments du crime, gisaient sur le ballast. La coupable fut amenée : une gamine de treize ans.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Oui, m'sieu, dit-elle en pleurnichant.

C'est la fille d'un cheminot. Ces messieurs hochaient la tête. Fallait-il incriminer l'atavisme ?

— Voyons ! petite malheureuse ! Tu as failli faire dérailler l'autorail qui transportait cinquante personnes ! Tu pouvais tuer beaucoup de monde ! T'en es-tu rendu compte ?

Evidemment non, la pauvre gosse ! Ma's les juges ne sont pas des hommes. Ce sont des juges. Ils l'ont inculpée. Elle ira devant le tribunal pour enfants. Ils auraient mieux agi en lui achetant un train mécanique, au prochain bazar.



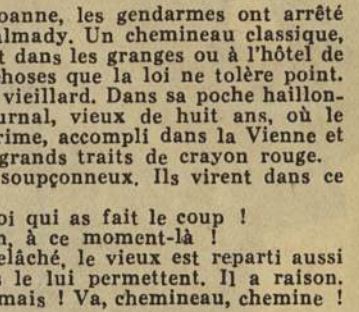
**VENDREDI.** — Près de Roanne, les gendarmes ont arrêté un vieux vagabond, le pé Galmady. Un chemineau classique, mendiant sa croûte, couchant dans les granges ou à l'hôtel de la belle étoile. Ce sont des choses que la loi ne tolère point. Les gendarmes fouillèrent le vieillard. Dans sa poche haillonneuse, ils trouvèrent un journal, vieux de huit ans, où le compte rendu d'un double crime, accompli dans la Vienne et resté impuni, était coché à grands traits de crayon rouge.

Les gendarmes sont gens soupçonneux. Ils virent dans ce fait un sérieux indice.

— Allons, avoue ! C'est toi qui as fait le coup !

— Moi ! J'étais en prison, à ce moment-là !

On vérifia. C'était vrai. Relâché, le vieux est reparti aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettent. Il a raison. Avec la justice, on ne sait jamais ! Va, chemineau, chemine !



**SAMEDI.** — Un saint homme, le signor Roliti, trésorier de la bibliothèque de notre saint père le pape. Le nez chaussé de bétycles, penché sur ses grands livres de comptes, il édifiât par son acharnement au labeur et l'austérité de ses mœurs, les cardinaux, les camériers et les suisses du Vatican.

Cela durait jusqu'à l'angelus. Après, dame ! le signor Roliti jetait ses lunettes par dessus la basilique de Saint-Pierre et devenait le plus gai luron qu'on ait vu entre le Tibre et la colonne trajane. A lui, la Rome des Borgia !

Le champagne en sautant fait du bruit. Celui-là s'entendit du Vatican. On examina les comptes du signor Roliti. Ce n'étaient pas les comptes du pape, mais ceux d'un infidèle serviteur. Le signor Roliti puisait largement dans sa caisse et ce n'est pas en monnaie du pape qu'il se servait. Arrêté, il n'a bénéficié d'aucune indulgence.



**DIMANCHE.** — L'Omaha, vaisseau de la marine de guerre américaine, faisait escale en rade de Villefranche. Les matelots s'en furent à terre, où sont les filles brunes du Comté. De tendres idylles s'ébauchèrent.

— I love you ! soupiraient les matelots.

Ce sont des mots qui s'entendent le mieux du monde au pays des ciels d'azur.

— Si vous nous aimez, épousez-nous ! répondaient les demoiselles, qui ont des principes.

— Qu'à cela ne tienne ! décidèrent les marins.

C'est ainsi que viennent d'être conclus quatre mariages à l'américaine par devant M. le maire d'Villefranche, malgré le capitaine de L'Omaha qui engageait les jeunes couples à se mêler de certains emballlements. Voilà ses marins mariés. Firent-ils pas mieux que d'aller... en bordée ?

## à quatre

Et quand cette scène est double... Quand deux couples de vingt ans, libérés des contingences, s'en donnent, si j'ose dire, à cœur joie, l'épreuve est rude pour les voisins.

Le sort voulut que l'un d'eux, M. Justin, bilieux, hypocondriaque, comptable méticuleux, sévère de tenue et de mœurs, fût précisément appelé à bénéficier des joies du voisinage. Plus d'un y eût trouvé plaisir et se fût appliqué à ne rien perdre du spectacle. Mais, je l'ai dit, M. Justin était un homme timoré et à principes. Pourquoi, aussi bien, accordait-on tant de prix à la bagatelle, alors que le monde se meurt du défaut de moralité ?

M. Justin se plaignit au tenancier. Ce dernier, bon vivant, joua l'embarras. Mais il fit tout de même quelques observations à Guibon. Avec le sourire. Si bien que Guibon n'en tint pas compte. Mais M. Justin veillait. Et, dans le couloir, une rencontre eut lieu. Ce fut le drame. A voir ce freluquet s'ériger en champion de la morale, Guibon, flanqué de Terrier, se sentit soulevé d'indignation. Et son poing martela la face de l'austère M. Justin.

Violences, voies de fait : c'est la correctionnelle.

Le président, amusé, prend l'affaire sous son angle aimable.

**LE PRÉSIDENT, à Guibon.** — Qui receviez-vous dans votre chambre ?

**GUIBON.** — Mon amie.

**LE PRÉSIDENT.** — Mais encore ?

**GUIBON.** — Terrier et son amie.

**LE PRÉSIDENT.** — Ah ! Et que faisiez-vous, tous quatre, dans cette chambre pourvue d'un seul lit ?

**GUIBON, hésitant.** — Heu !... l'amour, monsieur le président.

**LE PRÉSIDENT.** — Mais d'une façon qui troublait la libre jouissance des autres locataires.

**GUIBON.** — Chacun sa manière, monsieur le président. Nous, on est jeunes...

La salle s'esclaffe. Le président, débonnaire, esquisse un sourire. Quels souvenirs passent en son esprit ?

**LE PRÉSIDENT.** — Quoi qu'il en soit, rien n'excuse votre brutalité à l'endroit de M. Justin, parfaitement fondé à se plaindre.

**GUIBON.** — Oh ! une pichenette seulement. Il ne tient pas en l'air !

Il ne tient pas en l'air ! C'est peut-être bien la moralité de l'affaire. Cette démonstration vaut bien les vingt-cinq francs d'amende infligés à Guibon et à Terrier, retenus comme complices.





PPUYÉ à ma balustrade, j'étais occupé à manger un morceau de petit salé posé sur une large tranche de pain. Le petit Bernard — quatre ans — s'est planté devant moi, et m'a dit, avec un beau

sourire :

— J'ai faim, m'sieu.

Un peu plus tard, un voisin de zone m'a fait signe :

— Vous avez eu tort de lui donner à bouffer, à ce gosse. Le père n'aime pas ça.

— Il n'aime pas quoi ?

— Il n'aime pas que son même mendigote. Ce gosse-là ne crève pas de faim, allez...

Pour dire le vrai, le petit Bernard ne crève pas de faim. Mettons qu'il soit sous-alimenté. Sa nourriture — il ne connaît que les « repas » froids — se compose de bouts de saucisson, de bouts de fromage, le tout avalé à des heures irrégulières.

Lui parle-t-on de son père, il fait briller son bon petit sourire :

— Papa gagne pas beaucoup d'sous, et il sait pas faire la cuisine. Alors on mange comme on peut...

Lui parle-t-on de sa mère, son petit visage se durcit :

— Ma mère, c'est une charogne !

Réfugiée allemande, cette femme, naguère, avait accepté avec joie de partager le toit, le lit et la paie du zonier. A la naissance de l'enfant, l'homme, correct, avait régularisé la situation. La zone est pleine de ces ménages internationaux. On en voit qui tournent bien. On en voit qui tournent mal...

Un matin, les zoniers ont vu arriver dans l'allée centrale un homme de haute taille, jeune encore, et fort proprement vêtu. En s'exprimant avec peine, il demanda : « Quelqu'un parle allemand, ici ? » On lui indiqua une gitane, connue pour baragouiner six ou sept langues. Cette femme le conduisit à la baraque où la mère du petit Bernard était occupée à étendre son linge. Dix minutes plus tard, la femme faisait rapidement un baluchon de ses hardes, grif-

(1) Voir DÉTECTIVE n° 513 et 514.



onnait un mot d'adieu à son mari, confiait l'enfant à une voisine, et disparaissait — pour toujours — avec le Fritz.

### Trois gosses et une poubelle

Qu'on ne s'y trompe pas. Tous les enfants de zoniers ne sont point logés à la même enseigne. Il n'en manque pas qui mangent à leur faim. Au surplus, contrairement à ce que l'on pourrait craindre en ces lieux plutôt sordides, le moral des autres gosses, le moral de ceux qu'on appelle ici les « infirmes de l'estomac », se maintient à un étiage en apparence réconfortant.

Pour un enfant qui « la saute », la « débrouille » il faut bien le dire, est plus facile en flot zonier, qu'en logement parisien.

Un jour, le bistrot Paul a surpris un trio de gosses occupé à sonder — mains nues ! — les profondeurs malodorantes de sa poubelle. S'étant approché, il a entrevu dans les pattes crasseuses du plus âgé de ces enfants, le petit Charlot, sept ans, des croûtes de pain et un os de côtelette auquel adhéraient encore des lambeaux de viande.

— Eh bien ! voilà du joli ! Vous n'avez pas honte de fouiller dans les boîtes à ordures ?

— On fouille pas dans les boîtes à ordures, rétorqua Charlot. On fouille seulement dans la vôtre, à cause des restes de casse-croûte que vos clients n'ont pas finis...

Ce trio d'affamés, je le connais bien. Il se com-

# Ceux de la Z

pose de Charlot et de ses frères, Jules et Raymond. Ce ne sont pas des enfants martyrs. Aucune cicatrice, aucune trace de coups ne marque leurs corps grêles. Tout comme le petit Bernard, ces enfants souffrent de sous-alimentation. Charlot, une lueur de malice dans l'œil, m'a diagnostiqué leur cas :

— Papa est chômeur. Il a la dalle en pente, et maman aussi. A eux deux, ils « écludent » quatre litres de pinard par jour. Alors, quand on « la saute », les restants de casse-croûte du père Paul font plaisir. Bien sûr, on ne fouille plus dans la poubelle. On frappe à la porte de la cuisine du bistrot, et il nous vide l'assiette des restants dans un bout de papier.

### Abrutie de coups

— Au secours ! Papa veut me tuer ! Papa veut me tuer !

De toute la vitesse de ses petites jambes, Michèle B..., sept ans, s'enfuit dans l'allée, poursuivie par son ivrogne de père, qui tient au poing une manche de pioche. le sang ruisselle sur le visage de l'enfant, sur son cou, trempe sa petite robe jusqu'à mi-corps. En dix bonds, la brute rattrape la gamine, l'empoigne par un bras, la soulève de terre, et recommence à frapper :

— Ah ! Je vais t'en donner, moi, de l'« éventail à bourrique » ! Tiens ! Prends ça ! Et encore ça !

Nous sommes trois à nous interposer, sans douleur. Je ceinture le gars. Un autre lui arrache la fillette. Un troisième se saisit de la trique, la jette au loin. Fou de rage, l'alcoolique se débat :

— Voulez-vous me lâcher ! Voulez-vous vous mêler de vos affaires !

— Ferme ta gueule ou j'appelle la police !



Mordu jusqu'à l'os par son cheval, le gitan Beppo, (en haut) qui avait perdu presque tout son sang, fut soigné par un vieux zonier, grand connaisseur de plantes médicinales. — En zone, à côté des enfants bien élevés, bien nourris, on trouve de petits malheureux qui, pour manger, sont tôt obligés de se « défendre ». — Ici comme ailleurs (en haut, à dr.) le drame attire la foule.



Ce cri du cœur, que j'ai poussé, tombe dans la désapprobation générale.

— Laisse tomber, dit un des hommes. On va arranger ça... la même est habituée...

Tandis qu'une voisine panse la tête de l'enfant, un autre ricane :

— Cette gamine est abrutie par les coups, et pourtant elle ne déteste pas son père. Vous parlez de faire intervenir la police... eh ! ça vous retomberait sur les reins ! La petite leur soutiendrait qu'elle s'est blessée en tombant... et vous pensez bien qu'il n'y aurait pas de témoins pour la contredire !

### Fils de réclusionnaire

Les ennuis du jeune Etienne, un rachitique de onze ans — c'est du solide, du cousu main. Un père en prison, une mère rongée par la tuberculose, une sœur qui, à quinze ans, se voue déjà à un tapin discret.

J'ai entendu Etienne menacer deux petits camarades qui venaient de culbuter le broc plein d'eau qu'il avait rapporté de la fontaine commune, sise à cent cinquante mètres de sa baraque.

— Fumiers ! Vous allez voir ce que vous allez prendre quand papa reviendra !

Un fou rire a secoué les gosses :

— Ton père ! Ah ! là, là ! Tu nous fais rigoler... il n'est pas encore prêt de sortir de taule !



# ONE

Réclusionnaire, le père du jeune Etienne a encore six ans à tirer. Quand la « lourde » de la geôle s'ouvrira devant lui, personne ne l'attendra sous le porche. La femme sera au cimetière, la fille au diable, et le fils, le petit gars Etienne, aura été hospitalisé depuis belle lurette par une maison d'éducation surveillée.

A la faiblesse physique de ce gamin, vient suppléer sa précocité mentale. Ses onze ans en valent dix-huit, bien sonnés.

Je l'ai vu parcourir les allées de la zone, offrant de porte en porte une batterie de six casseroles aluminium, dont le métal neuf flamboyait au soleil :

— Vous pouvez me les acheter sans crainte. C'est pas de la fauche. C'est un paquet qui est tombé d'une voiture. Voyez les bosselures, là...

Blackboulé partout — on est devenu méfiant en zone — le jeune Etienne m'a confié :

— Moi, je peux dire que je vis dangereusement. J'ai « soulevé » ce lot de casseroles dans la voiture d'un livreur, et notez que le chauffeur était demeuré sur le siège. Bon. C'est de la camelote toute neuve, alors j'aurai du mal à m'en débarrasser, mais j'y arriverai tout de même. Cette batterie vaut cent francs. Je la cède pour quinze balles, et au besoin je descendrais jusqu'à deux thunes. J'en trouverai bien un qui ne fera pas la fine bouche devant une pareille occasion !

La vie d'un tel enfant, en zone, est celle d'une petite bête fauve qu'aucun lien ne rattache à l'humanité normale, à l'humanité d'au delà les noires palissades qui encerclent le sordide décor. *Entièrement livré à lui-même*, il vole pour manger à sa faim, pour se payer des cigarettes. Il vole d'instinct, comme il respire. Il ne possède pas la plus petite

notion du bien et du mal. C'est — à onze ans — un détraqué, un anormal cent pour cent, avec qui la société aura durement à compter, plus tard.

## Graine de taudis

J'ai découvert, en pleine zone, des intérieurs propres, décents, bien ordonnés où, malgré la longue distance à parcourir pour amener l'eau, parents et enfants observent un minimum relatif d'hygiène. Mais j'ai découvert également d'indescriptibles taudis...

Et j'ai fait une remarque : tous, absolument tous les enfants anormaux dont il m'a été donné d'observer les dérèglements, sont élevés dans des taudis. C'est à croire que le désordre de la canfouine familiale déteint sur le cerveau de ces petits maudits !

Comment la « graine de taudis » ne meurt-elle pas, dès le bas âge, du manque total d'hygiène, de la criminelle négligence montrée par des parents veules et paresseux ? Voilà qui tient du miracle... et aussi de l'énergie dont font preuve certains médecins.

— Entrez, monsieur le docteur. Ne faites pas attention au fouillis. Je n'ai pas eu le temps de faire mon ménage, ce matin...

Un sourire torve éclaire mal le visage de la mégère, où la crasse s'étale en couches grises. Son « ménage », voilà bien deux ou trois semaines, peut-

être davantage, qu'elle n'y a pas touché. C'est pour faire examiner son enfant malade qu'elle a appelé le docteur, un jeune pète-sec qui, dès l'entrée, grimace, en réprimant un haut-le-corps :

— Vous n'avez pas honte ! Vous mériteriez que je vous signale à la salubrité ! Laisser un bébé au milieu d'une pareille pourriture !

Dans une caisse d'emballage, le tout petit est étendu, à même un vieux sac bourré de paille. Le lambeau de couverture qui l'abrite est empuanti de vomissures. Pauvre gosse de misère ! Ses tousses alternent avec ses pleurs et ses stridents cris de rage. Entre sa couche détrempée et sa couverture pleine de vermine, il connaît le martyre. Penché, le médecin ausculte, diagnostique, ordonne :

— Cet enfant ne peut demeurer dans cette pouillerie. Il faut qu'il soit transporté à l'hôpital, de toute urgence.

A peine le dos du médecin est-il tourné, qu'on entend la mégère :

— Va donc, eh muflle !

Une voisine intervient, pleine de hargne autoritaire :

— Aussi c'est bien votre faute ! Pourquoi avez-vous fait venir le toubib ? Et le père J..., le guérisseur, à quoi qu'il sert, alors !

— Il paraît, rétorque la mère du bébé malade, que le père J... ne réussit pas toujours, avec les enfants.

L'autre lève les bras au ciel :

— Et les médecins, alors... croyez-vous qu'ils n'en laissent pas crever, eux aussi, des gosses !

## Sorcier de père en fils

Son violoncelle entre les jambes, le père J..., un des guérisseurs de la zone, joue du Bach, tandis que je commence à lui parler de ma vieille sciatique. Tout à coup il s'interrompt, pose son archet :

— Il n'y a pas longtemps que vous avez jeté l'ancre en zone, décrète-t-il. Autrement vous sauriez que la plupart des gars du coin narguent les rhumatismes en trimballant dans leur poche un vulgaire marron !

Mes regards se posent sur les étagères de bois grossièrement taillé qui ornent l'autre du guérisseur sexagénaire. Pas de hibou ou de lézard empaillé. Pas de tête de mort. Des bocaux étiquetés, où stagnent d'étranges décoctions et des onguents aux teintes multicolores ; des plantes liées avec du raphia ; des peaux de matous ; des crapauds pétrifiés ; des sangsues et sur le bout de l'une des étagères, une douzaine de marrons desséchés...

— Combien les vendez-vous, vos marrons ?

— Eh ! là... pas si vite, sourit le vieux forban. Donnez-moi d'abord votre date de naissance.

— Sans blague !

— Mais oui. Pour vous choisir un marron, il me faut votre date de naissance !

Pendant dix bonnes minutes, le père J... se plonge dans des calculs, additionne, soustrait, couvre de ratures une feuille de papier de boucherie. Enfin, il choisit un marron, me le tend :

— C'est dix francs.

— Aïe ! Cela les met cher le kilo !

— Prenez, insiste le guérisseur. Dans ma famille, on est sorcier de père en fils. Allez, je connais mon



métier. Tant que vous porterez ce marron, *celui-là et pas un autre*, dans la poche gauche de votre pantalon, vous ne souffrirez plus de rhumatismes. Dans le cas contraire, vous n'aurez qu'à me le rapporter. Je vous rembourserai vos dix francs.

J'ai, paraît-il, fait une affaire. Si j'étais venu demander des herbes pour guérir — *dans les quarante-huit heures* ! — un coup de couteau, il m'en eût coûté cent francs.

Le vieux guérisseur hoche la tête :

— En ville, un blessé grave n'a qu'une ressource : l'hôpital et tous ses inconvénients. Ici, sur la zone, il peut éviter les questions indiscrètes en venant me trouver... si aucun organe absolument essentiel n'a été atteint. En moins d'une semaine, je me charge de le remettre sur pied. Tenez, une nuit, on m'a amené un Italien troué comme une écumoire, dégouttant de sang. Celui qui l'avait « piqué » voulait sa mort, et croyait bien la lui avoir donnée. Neuf coups de couteau ! Eh bien, grâce à mes herbes et à mes onguents, le blessé s'en est tiré. Il est reparti en Italie et tous les ans, à la Noël, il m'envoie une carte postale ! De même, j'ai guéri Beppo, le romani, qui avait été mordu au bras et à la cuisse par son cheval. Quand on me l'a amené, il était presque exsangue. Les gitanes s'étaient montrées impuissantes à le soigner, avec leurs propres méthodes, qui ont pourtant du bon, je suis le premier à le reconnaître. Ce type qu'on donnait pour mort, je l'ai soigné au feu, au soufre et aux herbes. Aujourd'hui, il se porte comme vous et moi.

(A suivre.)

Harry GREY

La mise en page de ce numéro est de J.-G. SÉRUZIER.



# DETECTIVE

Directeur :  
MARIUS LARIQUE

UNE  
CURIEUSE  
ENQUÊTE  
PAR  
RENÉ J.-PIGUET



Sièges  
à  
Modèles